

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

MONTESQUIEU

À

MARSEILLE.

UNIVERSITY

A

LIBRARY

MONTESQUIEU

A

M A R S E I L L E,

PIECE EN TROIS ACTES,

P A R M. M E R C I E R



A L A U S A N N E,

CHEZ J. P. HEUBACH ET COMP.

Et se trouve à NEUCHÂTEL,

Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. D. CC. LXXXIV.

MONTESQUEU

A

M A R S E I L L E

PLACE EN TROIS ACTES

P A R M. M E R C I E R



A PARIS

CHEZ J. B. MOUTON

17, RUE DE LA HARPE

EN LA SOCIÉTÉ THÉÂTRALE

DE LA FACULTÉ DE DROIT

DE LA FACULTÉ DE DROIT

P R É F A C E.

*C*E n'est point le génie de Montesquieu qu'on s'est proposé de peindre, c'est sa bienfaisance : on a voulu montrer un jour de sa vie, & non sa vie entière.

Pour le faire parler dignement sur des matieres politiques, il auroit fallu avoir son génie : mais s'il y avoit de la témérité à donner un langage à Montesquieu, considéré comme auteur de l'Esprit des loix, ce n'est plus qu'un louable effort lorsqu'on se borne à le montrer sous le rapport d'homme sensible, modeste & bienfaisant.

En rapprochant les traits de la vie de ce rare penseur, je me suis confirmé dans la persuasion où j'étois que l'homme qui a véritablement du génie est un être bon ; je ne puis concilier dans mes idées l'étendue réelle des lumieres avec la déraison de la méchanceté.

J'aurai du moins rendu un hommage public à la mémoire d'un de nos plus illustres

écrivains, ainsi que j'ai déjà fait pour l'imitable Moliere (1). Si je ne sens pas aussi vivement le mérite de quelques autres auteurs, c'est qu'il est permis, je crois, de choisir ses livres dans une bibliothèque, ainsi qu'on choisit ses amis dans le monde. Où sera-t-on libre dans ses opinions & dans ses idées, si on ne l'est pas au sein de la république des lettres ? Mais cette république, qui le croiroit ! a ses despotes altiers, intolérans.

La physionomie de Montesquieu, considéré comme écrivain, a quelque chose de singulier & d'indéfinissable : précision, subtilité, profondeur, il couvre tout cela d'un voile énigmatique ; sa pensée est vaste, & sa phrase courte, même hachée : des idées graves sont présentées sous une forme épigrammatique ; il est solide, & il éguise perpétuellement son style comme s'il n'étoit qu'un bel esprit. L'imitation de sa manière vive, hardie, rapide, d'une force heureuse & d'un enjouement fin,

(1) Moliere (comédie en cinq actes) où ce grand poëte comique est peint dans les détails les plus intéressans de sa vie,

sera le désespoir de tout écrivain. On imiteroit plutôt Fenelon, Voltaire, & Jean Jacques Rousseau.

Je me suis dit quelquefois, que si un poète dramatique avoit assez de souplesse & de ressource dans l'imagination pour composer des pieces de théâtre où figureroient Corneille, Racine, La Fontaine, Fenelon, La Bruyere, Boileau & autres personnages du siècle passé, parlant chacun selon son caractère, rien ne seroit plus piquant. Tous les auditeurs un peu lettrés seroient à portée de juger de la ressemblance, & l'auteur qui en approcheroit, exciteroit un plaisir vif & profond; car la physionomie de ces hommes connus, exprimée avec vérité, produiroit plus d'intérêt que la plupart de ces physionomies idéales, tracées de fantaisie, qu'on met sur la scene.

L'unité de caractère (& voilà déjà un grand point) ne permettroit au poète aucun trait vague. Il faudroit que tous les coups de pinceau tendissent à faire sortir la figure principale; il ne pourroit s'écarter de son modele

sans être redressé ; & si l'art consiste à se voiler , quel plus heureux moyen le poète pourroit-il rencontrer pour cacher son travail , & montrer son personnage sous son attitude vraie & naturelle ?

Je ne borne pas ces idées à la seule peinture des écrivains célèbres : je les applique au magistrat , à l'homme de guerre , au prélat , à la femme aimable ; Turenne , Vendôme , Catinat , Lamoignon , Ninon Lenclos , &c. pourroient être aussi représentés sous leurs véritables traits , & on ne les verroit pas avec moins d'intérêt. Seulement les écrivains nous ayant laissé leur ame plus distinctement empreinte , leurs portraits offriroient plus de points de comparaison ; & les débats ingénieux qui naîtroient parmi les spectateurs de la diverse maniere de voir & de sentir , ajouteroient , si je ne me trompe , à la connoissance du cœur de l'homme & à la perfection de l'art dramatique.

Le talent du poète s'exerce trop souvent sur un caractère idéal , & le mensonge perce né-

cessairement , parce qu'il a fallu créer en entier un personnage non-existant. Pourquoi le poète ne s'attacheroit-il pas aujourd'hui à ces figures animées , pleines de noblesse & de vie , qui sont , pour ainsi dire , de notre société , puisque leurs noms , leurs ouvrages & les traits de leur caractère sont incessamment mêlés à nos entretiens journaliers ?

Oh ! si quelqu'un plaçoit sur la scène le bon La Fontaine , avec son air ingénu , sa simplicité & ses distractions , qui ne souriroit de joie à ce tableau naïf (2) , le plus difficile de tous peut-être à tracer , mais qui nous rendroit un homme dont le nom seul enchante l'ame & plait à la raison ! Faites-le contraster avec le severe Boileau , toujours chagrin , & voyez à leur

(2) Le mot , *j'y allois* , bien placé , quel effet ne feroit-il pas ? Et quelle bonne comédie , quand notre poète alla à Château-Tierry pour se reconcilier avec sa femme , & qu'il revint sans l'avoir vue , en disant pour excuse : *mes amis , elle étoit au salut* ? Les mots non moins plaisans : *avez-vous lu Baruch ? ce St. Paul n'est pas mon homme* , ressusciteroient son aimable caractère. On pourroit peindre encore notre La Fontaine , son Rabelais en main , & appréciant avec lui les événemens , les jeux , & les accidens de ce monde ; que ne devroit-il pas à cet auteur original que la génération présente ne fait ni lire , ni entendre !

simple apparition, tout le piquant du contraste.

Quelle source de plaisirs quand le poète auroit bien saisi l'idiome & le caractère de son personnage, quand il auroit reproduit, ou la sensibilité de Fenelon, ou l'élévation de Corneille, ou la mâle fermeté de la Bruyere, ou le caractère fin de l'auteur d'Andromaque, & sa causticité voilée sous un ton sentimental; car de toutes les épigrammes connues, les plus mordantes sont celles du tendre Racine.

Nos comédies modernes, pour la plupart maniérées, à force d'art sont devenues inintelligibles; un jargon conventionnel a remplacé l'idiome franc qui caractérisoit Moliere. On cherche vainement dans la société les modeles de ses incroyables personnages; caractère, style, langage, tout est de la création du poète; il gagneroit sans doute à se rapprocher des physionomies connues & vivantes. Le public, appelé à juger de l'exacte ressemblance, descendroit à son tour dans l'ame d'un homme qui a vraiment existé, achèveroit l'ouvrage du poète & le sentirait avec transport.

Il en résulteroit, si je ne me trompe, une foule d'observations fines & de plaisirs délicats, trop rarement éprouvés, lorsque le poète nous amène un être inconnu, dont la tête ne se dessine point ou se dessine mal dans notre imagination, & chez qui tout est factice jusqu'au nom.

Cette piece, qui n'est qu'un très-foible essai, n'est pas faite sans doute pour donner une idée satisfaisante de ce genre nouveau, encore moins pour occuper la scene actuelle; mais elle peut être ajoutée à mes autres pieces historiques que j'ai composées en attendant qu'elles trouvent des comédiens & un théâtre. Deux ou trois siècles ne me rebutent point, & le local m'est indifférent. Le goût & la mode d'un pays n'influe point heureusement dans un autre. On joue chez l'étranger, avec succès, telle piece oubliée ou méconnue en France; & chaque fois qu'un auteur aura représenté, sans exagération, la vérité & les vertus agissantes, il trouvera quelque part des auditeurs qui l'entendront.

PERSONNAGES.

MONTESQUIEU.

L'abbé de GUASCO, *ami de Montesquieu.*

M. de PÉROUVILLE, *négociant.*

Madame de PÉROUVILLE.

M. de SAINE.

Madame ROBERT.

ROBERT, *pere.*

ROBERT, *fil.*

HENRIETTE.

UN COMMIS.

DOMINIQUE, } *domestiques.*

FRANÇOIS, }

UNE FEMME DU PEUPLE.

DIFFÉRENS PERSONNAGES.

*La scene est à Marseille, chez M. de
Pérrouville.*

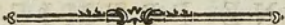


MONTESQUIEU

À

M A R S E I L L E ,

PIECE EN TROIS ACTES.



(La scene représente le comptoir d'un négociant ; on voit deux commis travaillant dans un bureau qui est sur le côté gauche. Mr. de Pérouville est occupé à écrire à côté d'eux : cet endroit est séparé par des grillages).

ACTE PREMIER.

M. de Pérouville est à son bureau environné de plusieurs personnes, qu'il congédie en se

levant & saluant. Il prend plusieurs papiers, & vient sur le devant du théâtre avec M. de Saine.

Montesquieu est assis sur le côté droit du théâtre sur une petite banquette de bois, le dos tourné du côté de M. de Pérouville. Il est simplement vêtu & en habit noir; il a l'air de s'être abandonné à quelques réflexions.

SCENE PREMIERE.

M. DE PÉROUVILLE, M. DE SAINE.

M. de PÉROUVILLE.

AVancez sur-tout le chargement de ce vaisseau, & mettez le plus grand zele à cette expédition. Il est des momens où l'activité devient le gage de la réussite; & qui, dans le commerce, remet au lendemain, a souvent à se reprocher la perte qu'il esuie.

M. de S A I N E.

L'assurance que vous fites hier sur ces

trois vaisseaux paroît être, à chacun, un coup bien hazardé; c'est le bruit public. On dit qu'il n'y avoit que vous, Monsieur, dans Marseille, capable de prendre sur votre compte un pareil risque.

M. de PÉROUVILLE.

M. de Saine, si je n'avois qu'un mince capital, j'aurois la crainte salutaire de tout perdre, ou d'exposer des fonds, que je serois coupable d'hazarder, sans moyens suffisans pour en répondre. Mais je deviens au dessus des pertes ordinaires, & c'est dans une pareille situation qu'il faut soutenir les fortes chances. J'ai commencé avec peu; ma marche étoit alors pénible, circonspecte, attentive: à présent, je joue pour le plus grand avantage; si je perds, je serai consolé. Ne faut-il pas d'ailleurs encourager le commerce? Je calme des inquiétudes en assurant; je fers la ville que j'aime. Combien ai-je vu de négocians, peu riches, prendre l'alarme au moment même que leurs vaisseaux entroient au port!

A propos, dit-on que le marquis de Roux ait obtenu du roi, la permission qu'il demandoit, d'employer à la culture de ses terres ces deux cents familles de Saxons expatriées qui traversent ce pays pour passer aux îles ?

M. de S A I N E.

Oui, monsieur ; sa majesté lui a accordé sa demande. Il a reçu des ordres en conséquence.

M. de P É R O U V I L L E.

Cela est bien sûr ?

M. de S A I N E.

Cela est si vrai, qu'il est parti ce matin pour aller leur faire bâtir des maisons. Il se promet de leur fournir tous les moyens & de leur procurer un fort heureux.

M. de P É R O U V I L L E.

Je suis au comble de ma joie ! Voilà, par exemple, un négociant titré qui fait le plus grand honneur à son pays ; c'est là, je crois, faire un digne usage de ses richesses. Ce généreux citoyen est mon ami, & son

son zele patriotique allume le mien. Un seul particulier donner un asyle à un peuple fugitif, & tourner au profit de la patrie les dévastations occasionnées par les querelles des rois! quel exemple! Allons, allons, il faut que je l'imité de mon mieux. Ne perdons point de tems. (*A un domestique.*) Une bougie; j'ai encore beaucoup de lettres à fermer.

MONTESQUIEU *sur la banquette.*

Il m'oblige en me faisant attendre & en ne prenant pas garde à moi. J'aime bien à observer les divers mouvemens des maisons de commerce; plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit, & plus le commerce y fleurit & plus le nombre des hommes y augmente. Ces deux choses s'entraînent & se favorisent certainement. Le commerce, d'ailleurs, fait que les peuples se communiquent leurs idées avec leurs marchandises; la somme des connoissances humaines y gagne & s'accroît insensiblement, les vieux préjugés tombent; & par-

tout où il y a du commerce, il y a bientôt des mœurs douces. Puis j'admire comme on a su faire estimer aux peuples lointains tant de choses de nulle valeur, & en retirer un grand prix sans leur faire tort.

S C E N E II.

M. de PÉROUVILLE, Madame de PÉROUVILLE, MONTESQUIEU.

Madame de PÉROUVILLE, (*tenant quelques lettres en main : deux enfans jouent autour d'elle.*)

Monsieur de Pérouville, voilà mes lettres pour mettre au paquet.... Avez-vous bientôt fait votre courrier?

M. de PÉROUVILLE.

Bon ! est-ce qu'on peut jamais finir?

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez encore tout le tems pour la poste.

M. de PÉROUVILLE.

Vous savez que je n'aime pas être en retard deux minutes. (*Aux enfans qui s'approchent pour embrasser leur pere.*) Je vous embrasserai tantôt mes bons amis.

Madame de PÉROUVILLE.

C'est me dire que je suis importune ; je vous laisse. (*Ses enfans errent sur la scene, vont jusqu'à Montesquieu & le regardent ; Madame de Pérouville allant pour en prendre un par la main.*) Ah ! Monsieur.... Monsieur de Montesquieu !

MONTESQUIEU (*se leve & la salue.*)

Madame.

Madame de PÉROUVILLE.

Comment est-il possible ! Vous, monsieur, attendre ici, & sans aucune distinction.... Ah ! pardonnez ; vous voyez bien qu'on ne vous a pas connu.

MONTESQUIEU.

Je suis sensible à votre attention, madame : mais doit-on se déranger de ses affaires plutôt pour moi que pour un autre ? J'ai eu la mal-adresse de prendre l'heure la plus incommode ; on m'a dit d'attendre. J'attends patiemment, & j'attendrai encore avec plaisir si vous voulez bien me le permettre.

MADAME DE PÉROUVILLE (*lui présente un siege qu'il prend, & s'assied à côté de lui d'une maniere joyeuse & empressée.*)

Vous ne vous rappelez plus, monsieur, où j'ai eu l'avantage de vous connoître... Je vois que vous ne me remettez pas ?

MONTESQUIEU (*la regardant attentivement.*)

C'est un tort qui n'est guere excusable...
Ah ! attendez ; chez M. Desmarre à Paris.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Oui, monsieur, chez mon beau-frere.

MONTESQUIEU.

Oui, oui, je me rappelle de vous avoir

distinguée dans l'aimable compagnie qu'il rassembloit chez lui. Je revenois d'Angleterre, & j'étois, je crois, à la veille de partir pour l'Italie.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Eh! vous voilà encore de retour parmi nous! Souffrez que je m'en félicite. Vous voyagez comme Licurgue; vous avez été interroger & juger les nations, pour vous rendre leur législateur. Je vous surprends, fans doute; une femme vous parler de votre grand œuvre!

MONTESQUIEU.

Pourquoi voulez-vous que je sois surpris? Les véritables amis des gens de lettres font vraiment dans votre sexe.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Parler du temple de Gnide, est ce qui me conviendrait le mieux.

MONTESQUIEU.

Oh! vous n'avez pas besoin, vous, de

vous sauver par là (1); je n'ai point oublié le solide entretien que vous m'avez fait la grace de m'accorder; vous êtes bien dans ma mémoire: mes pauvres yeux, au premier abord, ne me servent pas toujours. Quand j'ai écrit que le temple de Gnide étoit fait pour des têtes bien poudrées & bien frisées, je n'ai point prétendu que mon livre fut au dessus du bon sens & de l'esprit de telle femme.

Madame de PÉROUVILLE.

Le plaisir que nous ont fait vos excellentes *Lettres Persannes*, est cause que nous avons voulu, à toute force, vous lire, & vous entendre dans cet ouvrage immense, si au dessus de nous, je le confesse: mais cependant, ce qui s'y trouve à notre portée & à celle de tout le monde, c'est l'esprit

(1) Une femme voulant parler à Montesquieu de son *Esprit des loix*, & s'embarassant dans ses idées, Montesquieu lui dit: *savez-vous, madame, par le temple de Gnide.*

de citoyen qui l'a dicté, l'amour du bien public, le desir de voir les hommes heureux : ce sentiment y respire à chaque page. (*Geste de modestie de Montesquieu.*) Puisque je vous tiens, je causerai avec vous.... Vous voyez nos négocians tout à leurs affaires.

MONTESQUIEU.

Ils ont raison. Le Provençal, actif & plein de feu, est propre au commerce, aux arts & à la guerre. On le voit se distinguer partout. Il est laborieux & frugal ; il a dompté la stérilité de son territoire par l'économie. J'ai trouvé ici, plus communément qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent à leurs devoirs sans s'y plier, & s'y portent comme par instinct ; on diroit que leurs belles qualités n'ont pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque chose de rude, mais ils ne sont pas du moins étonnés des vertus qu'ils possèdent.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Voilà bien le portrait de mon mari ; mais qu'allez-vous penser de moi ? Oser faire son éloge, cela n'est plus d'usage dans le monde ; ainsi qu'un homme, bien élevé, ne doit jamais parler de sa femme.

MONTESQUIEU.

Laissez ces beaux usages aux cœurs insensibles ; une heureuse union, telle que me semble la vôtre, doit tenir en tout du tems de nos bons ayeux... Voilà de beaux enfans.... Je ne vois jamais sans attendrissement les douceurs de la vie domestique. Toujours de nouveaux plaisirs récompensent celui qui a suivi la voix de la nature. Les enfans semblent dire aux célibataires : *mariez-vous pour jouir de nos caresses.*

MADAME DE PÉROUVILLE.

Approchez, mes enfans, regardez-le bien tous deux : baisez-lui les mains ; jouissez d'un bonheur que votre âge ne vous per-

met pas de sentir encore. Un jour vous vous vanterez d'avoir vu l'auteur de l'Esprit des loix. (*Les enfans lui prennent les mains avec timidité.*)

MONTESQUIEU.

Comme ils ont l'air ingénu!.... (*Il les caresse.*) Madame, je suis pere de famille & pere heureux; il n'y a rien de si doux que de se reposer de ses travaux au milieu de ses enfans. Avouez que le mariage n'a de peines que pour ceux qui n'ont plus de sens pour les plaisirs de l'innocence?

Madame de PÉROUVILLE.

Et l'on ne se marie plus.

MONTESQUIEU.

L'homme fuit une union qui doit le rendre meilleur, pour vivre dans celle qui le rendra toujours pire. Ce n'est pas tout-à-fait la faute des particuliers; par-tout où deux personnes peuvent vivre commodé-

ment, il se fait un mariage : mais un luxe dévorant & un fisc dévastateur ont tout détruit. L'on auroit besoin de nouvelles loix qui favorisassent l'espece humaine.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Avouez aussi que le tableau de certains mariages ne contribue pas peu à en éloigner ?

MONTESQUIEU.

Sans doute, & l'abus produit l'abus. Moins il y a de gens mariés, & moins il y a de fidélité dans les mariages.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Je brûle de vous faire une question ? Comment avez-vous fait l'Esprit des loix ?.... Quel travail !

MONTESQUIEU.

A peu près comme Newton, si j'ose me comparer à lui, a fait son système, en y songeant pendant vingt ans ; &, j'ose le dire, avec quelqu'amour pour la vérité, qui aug-

mente toujours les lumieres dont nous avons besoin pour la défendre.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Le mérite d'un ouvrage , tel que votre livre, se manifeste également, & par ce qu'il a fait taire à son auteur, & par ce qu'il a fait dire à ses critiques.

MONTESQUIEU.

En vous entendant, madame, je vois qu'il est bien plus aisé d'être l'objet d'une louange fine que d'en être l'auteur; & je crois que tout homme qui se voit admiré, ne l'est jamais sans quelque surprise.

MADAME DE PÉROUVILLE.

C'est qu'alors il en est digne.

MONTESQUIEU.

Je vous assure que je n'ai jamais fait tout ce que j'avois envie de faire, ni de la maniere dont je l'avois conçu.

MADAME DE PÉROUVILLE.

L'amour de la vérité, du moins, n'a point

été dans votre cœur un sentiment froid & stérile; vous avez été le premier pénétré de cette grande vérité que vous avez dictée; que les talens, sans la vertu, sont des présens funestes, uniquement propres à donner de la force ou un plus grand jour à nos vices. Mais, monsieur, vous ne savez pas que nous avons souvent été allarmés pour vous; la calomnie a cherché à vous nuire.

MONTESQUIEU.

Madame, tous ceux qui cultivoient les sciences étoient autrefois accusés de magie: à présent que ces sortes d'accusations sont tombées dans le décri, on a pris un autre tour; on les appelle séditieux, rebelles, ennemis du prince.... On ne veut que leur nuire par ces plates imputations; on y réussit quelquefois: ainsi la jalousie, vile ou ténébreuse, se soulage. Mais voulez-vous que je vous dise notre secret? Nous sommes consolés de tous les maux que nous souffrons pour la vérité, par le plaisir de l'avoir dite.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Voir un trait de plume immortalisé à jamais & que rien n'efface, est une espèce de pouvoir qui a sa jouissance: ainsi vous êtes mû par un certain plaisir, & permettez-moi de vous le dire, par un orgueil....

MONTESQUIEU.

Soit, mais ajoutez aussi, par l'espérance, que telle vérité sera adoptée après notre mort, aussi vivement qu'elle a été rejetée de notre vivant; voilà ce qui nous soutient & nous anime.

MADAME DE PÉROUVILLE.

J'entends quelquefois parler de censeurs, n'en avez-vous point eu pour votre ouvrage?

MONTESQUIEU (*souriant.*)

Non, madame, je les ai évités; le livrer aux flammes ou à un censeur royal, c'eût été la même chose.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Que dites-vous? Quelle barbarie!

MONTESQUIEU.

Il y a un despotisme nouveau qui voudroit nous ravir jusqu'à notre maniere de penser : mais on a beau faire , la vérité s'échappe.

Madame de PÉROUVILLE.

La liberté de penser , de parler & d'écrire , devrait être la prérogative inviolable du citoyen.....

MONTESQUIEU.

La persécution de l'orgueil foible & de la sottise puissante , devient bien inutile , madame ; car j'ai fait imprimer chez l'étranger , & dans un pays où les lumieres de chaque citoyen sont regardées comme autant de rayons , qui , se réunissant dans un foyer commun , vont former la lumiere générale.

Madame de PÉROUVILLE.

Il faut que l'amour de la patrie soit profond dans les grandes ames , pour leur faire dévorer de telles injustices.

MONTESQUIEU.

Il est peu de pays où le courage de dire la vérité porte son vrai nom; il en faut cependant un des plus rares pour écrire. J'ai été honoré d'amples critiques. L'auteur a tort quelquefois: mais quand le critique, qui veut le redresser, a un plus grand tort, quel nom faut-il lui donner? Puis les caprices ou les inapperçus des gens en place? J'ai failli une fois à m'exiler pour aller en Angleterre y trouver cette tranquillité personnelle qui naît du sentiment profond de la liberté; car il est affreux de dépendre de la volonté arbitraire d'un juge ignorant ou passionné.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez donc eu bien des ennemis? Eh! comment cela se peut-il? Quel mal a fait votre livre?

MONTESQUIEU.

Des ennemis injustes, madame, font du bien.

Madame de PÉROUVILLE.

Je ne vous comprends pas bien.

MONTESQUIEU.

L'ame en devient plus forte; la plume s'en ressent & la réputation n'y perd pas. J'en ai eu d'absurdes; jugez de mon bonheur.

Madame de PÉROUVILLE.

Mais toutes ces critiques ameres, injurieuses, emportées....

MONTESQUIEU.

Rien de tout cela ne doit étonner. Je ne parle pas de ce que j'ai fait: mais de tout tems le plaisir de voir le mérite humilié, a été la souveraine félicité d'un sot.

Madame de PÉROUVILLE.

Oh! je le crois: mais il faut bien aimer la gloire....

MONTESQUIEU.

Je l'avoue. L'amour de la gloire n'est d'aucun prix comme fin, mais comme moyen il est inestimable. Le desir d'exister avantageusement

tageusement dans l'esprit des autres , fera toujours la plus forte passion de l'homme non dégradé ; & celui qui écrit pour la gloire , sent plus qu'un autre la crainte de la postérité.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Les clameurs de l'envie , les persécutions fourdes de la calomnie , doivent fatiguer à la longue ; je le crains pour vous.

MONTESQUIEU.

Quand on n'a pu défarmer ses ennemis par la douceur , on les écarte ensuite par le courage.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Vous devez en avoir..... Vous vous êtes contenté de rendre ridicules ceux que vous auriez pu rendre odieux ; cela est bien généreux , en vérité.

MONTESQUIEU.

J'écrivois en jurisconsulte , ils ont voulu me faire théologien , malgré moi. A quel-

ques lieues de là, j'étois un athée.... Que n'a-t-on pas dit contre moi ! Quand on a séparé, de ces fortes d'écrits, les invectives & ensuite les raisons qui sont mauvaises, après cela il ne reste plus rien (2).

MADAME DE PÉROUVILLE.

Vous avez commencé à donner un choc général à tous les esprits ; cette fermentation heureuse, je dois vous le dire, produira quelque grand bien. La sphère des connoissances & des vérités utiles, ne pourroit-elle pas devenir aussi étendue que l'étoit auparavant celle des erreurs ?

MONTESQUIEU.

C'est une magnifique espérance ; vous n'êtes point ingrate envers les ouvrages de votre siècle. Madame, je vous en remercie pour ma part.

(2) Montesquieu disoit au sujet d'une ample critique faite par un fermier-général : *j'ai été cité au tribunal de la maltôte, comme à celui du Journal de Trevoux.*

MADAME DE PÉROUVILLE.

Je préfère, je l'avoue, les livres modernes à tous ceux qu'on a publiés dans l'autre siècle.... Mais ne dites cela à personne; on nous interdit tout raisonnement: je parle avec vous, quoique je sache qu'on nous défend tant de choses.

MONTESQUIEU.

La plupart des femmes ne jouissent que de la moitié de leur être: cependant, les femmes; dont le sentiment est fin, ont plus d'esprit naturel que les hommes les plus spirituels.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Elles ne se doutent point des jolies choses que vous leur attribuez.... Mais que diroit-on d'une femme qui lit tous vos ouvrages?

MONTESQUIEU.

Eh bien! placez le *Temple de Gnide* sur la tablette, & cachez le gros livre. C'est ainsi que la philosophie fait quelquefois politesse au préjugé.

Madame de PÉROUVILLE.

J'ai encore une question à vous faire :
mais je n'ose ; en vérité , je n'ose.

MONTESQUIEU.

Pourquoi ?

Madame de PÉROUVILLE.

C'est qu'elle sera indiscrette.

MONTESQUIEU.

Tant mieux.

Madame de PÉROUVILLE.

Comment, avec tant de lumieres acqui-
ses, dans une si cruelle disette d'hommes
instruits & capables de grandes choses , com-
ment n'avez-vous pas été appelé au mi-
nistere ?

MONTESQUIEU.

Des personnages , qui ont leurs raisons
sans doute, disent, sans le croire, que les
gens de lettres ne font bons que dans leur
cabinet. Comme si un esprit étoit incapable
d'affaires , par cela même qu'il est cultivé,

qu'il a vu, réfléchi, médité.... Sans vanité, j'aurois fait le ministre ou l'homme en place, de nos jours, tout comme un autre.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Je voulois voir si vous feriez le modeste ; je vous attendois-là. Ainsi, malgré toutes vos connoissances, vous auriez consenti à vous approcher du trône.

MONTESQUIEU.

Oui, mais cela ne s'est pas fait. Les rois, présentement, seront les derniers qui me liront : il en est un cependant qui m'a lu, & qui a trouvé des choses où il n'étoit pas de mon avis.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Il doit être bien avancé, celui-là.

MONTESQUIEU.

Un roi doit lire tout autrement qu'un particulier. Qu'il ne soit pas de notre avis, je le conçois très-aisément ; mais qu'il nous lise du moins. Ne pas nous lire, voilà le pis.

S C E N E I I I.

MONTESQUIEU, M. de PÉROUVILLE, Mad. de PÉROUVILLE, ROBERT, fils. (*Celui-ci reste au fond, & entre dans le bureau grillé, où il se tient attendant M. de Pérouville.*)

M. de PÉROUVILLE.

JE suis présentement à vous ; pardon si je vous ai fait attendre : mais les jours de courriers , à peine a-t-on le tems de respirer. Voyez comme l'heure s'est passée. Maintenant il faut que je sorte pour aller à la Bourse.

Madame de PÉROUVILLE (*à son mari*).

C'est M. de Montesquieu ! l'auteur des Lettres Persannes....

M. de PÉROUVILLE.

Ah ! oui , je les ai lues ; elles m'ont fort amusé.... C'est un très-joli ouvrage.... Je

vous en fais mon compliment, monsieur.
(*A sa femme.*) On vient d'apporter cette demande de bijoux, il faut recevoir le compte, vérifier les pièces; ce jeune homme est là au bureau qui attend.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Eh bien, je vais veiller là dessus. (*A Montesquieu.*) Monsieur, pouvons-nous espérer que vous ferez un long séjour dans cette ville?

MONTESQUIEU.

Je pars demain.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Quoi! fitôt?

MONTESQUIEU.

C'est avec regret, madame... Mais il y a déjà du tems que mes affaires domestiques me redemandent chez moi.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Vous me faites beaucoup de peine. A propos, nous avons ici un étranger dont

j'oubliois de vous parler ; il se dit votre ami , & paroît ignorer que vous foyez ici. C'est l'abbé de Guaſco.

MONTESQUIEU.

Lui ! madame ? Vous me ſurprenez bien agréablement. C'eſt vraiment un intime ami , dont j'ai fait l'heureuſe connoiſſance dans mon dernier voyage d'Italie ; nous ſommes depuis en commerce de lettres.... Où puis-je le trouver ?

Madame de PÉROUVILLE.

Ce ſoir à ſouper avec nous ; ne le cherchez pas ailleurs : on l'a amené ce matin à la campagne pour toute la journée , & demain peut-être partira-t-il pour Paris. Ainſi , voyez , il n'y a pas à refuſer. Pourrois-je me flatter d'un ſi grand avantage ?

MONTESQUIEU.

C'eſt moi , madame , qui dois m'en féliciter. Je ne ſoupe plus en ville à cauſe de ma ſanté ; mais ceci eſt de toute exception.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous me comblez de joie ! A ce soir.
(Elle le salue & se retire vers le bureau , où
l'on distingue , à travers le grillage , qu'elle est
occupée avec ses commis & le jeune Robert.)

S C E N E IV.

MONTESQUIEU, M. de PÉROUVILLE,
ROBERT fils.

M. de PÉROUVILLE.

EH bien , monsieur , voulez-vous bien
me dire en quoi je puis vous être utile ?

MONTESQUIEU.

Il y a environ sept mois que je suis venu
pour vous prier de vous charger du rachat
d'un esclave à Tétuan ; je vous remis les
fonds nécessaires , & depuis , par votre der-
niere lettre , vous m'avez promis.....

M. de PÉROUVILLE.

J'y suis. Un nommé Robert de cette ville,

agent de change.... Vous m'avez donné à toucher les fonds sur M. Magon de Cadix, n'est-ce pas ? Vous m'avez recommandé le secret ?

MONTESQUIEU.

Justement.

M. de PÉROUVILLE (*va prendre un registre*).

Eh bien, c'est une affaire consommée.

MONTESQUIEU.

Vous me réjouissez infiniment, je vous assure.

M. de PÉROUVILLE.

Il doit être de retour, ou il ne tardera pas.

MONTESQUIEU.

Tant mieux, tant mieux; cela me fait un grand plaisir.

M. de PÉROUVILLE.

Voilà son article : deux mille écus pour sa rançon, cinquante que vous avez ordonné qu'on lui remit, frais d'habillemens neufs,

nourriture, passage & autres déboursés, le tout ensemble fait sept mille six cent quatre-vingt trois livres, dix-huit sols, neuf deniers..... Voyez. (*Il lui donne le relevé.*)

MONTESQUIEU (*jette un coup d'œil dessus, plie le papier & le met dans sa poche.*)

Bien, bien, très-bien. Je vous ai la plus grande obligation de votre diligence.

M. de PÉROUVILLE.

Vous ne pouviez, à cet égard, guère mieux vous adresser qu'à moi. J'ai un comptoir de ce côté, mais je ne vous avois pas reconnu d'abord; vous vous étiez nommé M. Charles, & madame vous reconnoît pour M. de Montesquieu.

MONTESQUIEU.

Cela est égal. L'objet est rempli; tout est payé.

M. de PÉROUVILLE.

Ah! tout est bien acquitté.... Je me rap-

pelle d'avoir vu autrefois ce Robert, un fort honnête homme, mais peu fortuné, & appartenant encore à une famille pauvre.

MONTESQUIEU.

Monsieur, j'ai des raisons pour n'être point nommé dans cette commission, & vous m'obligerez doublement d'oublier, dès ce moment, que je m'en soie mêlé.

M. de PÉROUVILLE.

Tout comme vous voudrez.... Je n'en ai parlé à personne, & vais bâtonner la note, si vous voulez?

MONTESQUIEU.

Oui, qu'il n'en reste aucune trace. Il n'en fera plus question.

M. de PÉROUVILLE.

Est-ce tout?

MONTESQUIEU.

Oui.... Continuez vos affaires.... Si vous allez à la Bourse, nous ferons le chemin ensemble.

M. de PÉROUVILLE (*prenant son chapeau qui est dans le bureau*).

Si j'avois su que vous n'eussiez que cela à me demander.... Mais aussi vous auriez échappé à madame.... Je vous salue. Vous n'oublierez pas que pour ce soir on a votre parole?

MONTESQUIEU.

De bon cœur; trop de motifs m'y engagent pour y manquer. (*M. de Pérouville sort*).

ROBERT (*sort du grillage, s'avance à la porte, E. dit en hésitant, l'air inquiet, étonné*).

Je crains de me tromper, feroit-ce lui? Oui, c'est lui, c'est lui! (*Allant à Montesquieu*.) Monsieur.... Monsieur....

MONTESQUIEU (*surpris, E. se retirant avec précipitation*).

Non, non, jeune homme, vous vous méprenez.

ROBERT fils.

Je me méprends? Non, non, ah!

MONTESQUIEU (*échappant*).

Vous vous méprenez, vous dis-je.

ROBERT fils, (*reste immobile à la porte un instant, & revient, mais en retournant tristement la tête vers le lieu par où Montesquieu s'est échappé.*)

S C E N E V.

Mad. de PÉROUVILLE, ROBERT fils.

ROBERT fils.

SA démarche.... Ses traits.... Me serois-je trompé!

MADAME DE PÉROUVILLE (*sortant du bureau*).

Qu'avez-vous donc? Vous me paroissez agité.

ROBERT fils.

J'ai.... Je suis si interdit.... si troublé....
Cet homme qui fort....

MADAME DE PÉROUVILLE.

Est-ce que vous connoissez M. de Montefquieu ?

ROBERT fils.

Vous l'appellez M. de Montefquieu ?....
Je ne favois pas son nom, mais je connois
sa personne.... Le connoissez-vous bien,
madame ?

MADAME DE PÉROUVILLE.

Mais oui, pourquoi ?

ROBERT fils.

Eh ! dites-moi, je vous prie, savez-vous
s'il est riche ?

MADAME DE PÉROUVILLE.

Mais oui & non.

ROBERT fils.

C'est un homme bon, compatissant, généreux.... N'est-il pas vrai, madame ?

Madame de PÉROUVILLE.

Il a mérité cette réputation-là.

ROBERT (*faisant un mouvement vers la porte*).

Ah ! & il m'est échappé.... Il faut que je le retrouve sur l'heure.... Permettez, madame ; que je laisse-là la marchandise.... Mais non, je manquerois à mon maître.... Je ne peux plus quitter d'ici, & j'endure un tourment.... Vous ne savez pas quel intérêt m'entraîne vers lui !

Madame de PÉROUVILLE.

Doucement, modérez-vous. Il n'est pas impossible que vous puissiez le revoir, si vous avez des motifs pour le désirer si ardemment ; ce soir même il reviendra ici à l'heure du souper.

ROBERT fils.

Je m'y rendrai.... Permettez-moi, madame, de m'y trouver.

Madame de PÉROUVILLE.

Je ferai plus. Je m'engage à vous lui faire parler,

parler , & même en ſecret, ſi ce que vous avez à lui dire l'exige.

R O B E R T fils.

Ah ! ce que j'ai à lui dire doit être ſu de l'univers entier. J'ai à lui exprimer ma reconnoiſſance ; voulez-vous entendre ?

Madame de P É R O U V I L L E.

Très-volontiers. Tout ce qui a rapport à lui m'intéreſſe infiniment.

R O B E R T fils.

Je ſuis le fils d'un nommé Robert, courtier dans cette ville : madame en a peut-être entendu parler.

Madame de P É R O U V I L L E.

Oui, j'en ai une idée confuſe.

R O B E R T fils.

Eh bien , madame, j'ai le chagrin d'avoir mon digne & malheureux pere dans l'eſclavage , ſans pouvoir l'en tirer encore ! Il s'étoit procuré, de ſes épargnes & de celles de ma mere, dans le commerce de modes,

D

un intérêt sur un vaisseau en charge pour Smyrne. Il voulût lui-même veiller à l'échange de sa pacotille, & en faire le choix. Ce vaisseau fut pris par un corsaire & conduit à Tetuan, où mon pere est esclave avec le reste de l'équipage. Ma mere est restée avec deux filles, & moi, qui n'attendois que le retour de mon pere pour me marier. Je croyois d'abord qu'il étoit possible d'aller prendre la place de mon pere, & de le délivrer en me chargeant de ses fers; j'étois prêt à exécuter ce projet, lorsque ma mere, qui en fut informée, je ne fais comment, m'assura qu'il étoit aussi impraticable que chimérique, & fit défendre à tous les capitaines, pour le levant, de me prendre à leur bord. Il ne nous est resté d'autre ressource que de travailler jour & nuit, pour composer le prix de sa rançon. La somme est terrible pour nous.... Deux mille écus.... De mon côté, quand j'avois satisfait mon maître, dans l'état de jouailler que j'avois embrassé, je cherchois à mettre à

profit les dimanches & fêtes. J'employois ces jours-là à conduire dans un batelet, ceux qui vouloient se promener sur la mer : écoutez-bien, Madame. Un dimanche, que j'attendois si quelqu'un me viendrait, ce même homme que je viens de reconnoître.... Oh! c'est lui, c'est lui! C'est lui assurément! Que je suis défolé de l'avoir laissé aller!...

Madame de P É R O U V I L L E.

Eh bien, cet inconnu? achevez.

R O B E R T fils.

Il entre dans mon batelet, mais il alloit en fortir, en disant: que puisque le conducteur ne se montre point, il va passer dans un autre. Celui-ci est le mien, monsieur, lui dis-je, voulez-vous fortir du port. — Non, monsieur, il n'y a plus qu'une heure de jour; je voulois seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur & de la beauté de la soirée. Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état? — Cela est

vrai ; je ne le suis pas en effet : ce n'est qu'à pour gagner un peu plus d'argent, que je fais ce métier les fêtes & dimanches seulement. — Fi, avare à votre âge ! je ne l'aurois pas cru sur votre physionomie. — Ah ! monsieur, si vous saviez ma peine, & quel motif m'anime ! — Vous ! je m'arrête. J'ai pu vous faire tort, reprit-il avec douceur : mais vous vous êtes mal exprimé. Faisons notre promenade, & vous me compterez vos chagrins. Il s'affied, &, tout en le conduisant, je lui fis le récit de notre infortune. Il parut y prendre intérêt, & m'écouta attentivement. Quel nom porte votre père à Tetuan, me dit-il ? Il n'en a pas changé ; il s'appelle Robert, comme à Marseille. Il répéta plusieurs fois, *Robert, courtier de Marseille, esclave à Tetuan, chez l'intendant des jardins*. Votre malheur me touche, me dit-il ensuite ; d'après vos sentimens, j'ose vous présager un meilleur sort, & je vous le souhaite sincèrement. Puis cessant de me regarder, il tomba dans une

méditation profonde. Je respectois son silence. La mer étoit calme & la foirée très-belle : il resta longtems en contemplation, immobile & regardant le ciel. Non, je n'ai jamais vu d'homme le regarder de cette maniere ! Son œil étoit fixe & brillant, & dans son extase, il sourioit quelquefois comme de plaisir : enfin, il me fit signe d'aborder. Il étoit tout-à-fait nuit lorsqu'il sortit de mon batelet. Sans me donner le tems d'en descendre, ni de l'attacher, il me mit une bourse dans la main, & se retira précipitamment. La surprise m'ôta la force de le remercier. Je porte tout de suite cette bourse chez ma mere. Nous y trouvons quinze doubles louis & dix écus. Concevez notre joie, en voyant, en un moment, une si grande avance ajoutée à nos épargnes ! Eh ! quand je viens à rencontrer ce généreux inconnu, quand je peux lui rendre grace, j'hésite à le reconnoître, & je perds le moment d'embrasser ses genoux !

MADAME DE PÉROUVILLE.

Ce que vous venez de m'apprendre me donne la plus haute opinion de la sensibilité de cet inconnu, & j'aime bien que vous retrouviez votre bienfaiteur dans M. de Montesquieu.

ROBERT fils.

Qu'est-il donc ce M. de Montesquieu, qui se dérobe à la reconnoissance la plus légitime ?....

MADAME DE PÉROUVILLE.

Mais avant que de vous livrer entièrement aux sentimens qui vous animent, je pense qu'il vaudroit mieux vous assurer encore, si c'est vraiment la même personne, & je vous en procurerai la facilité ce soir.

ROBERT fils.

Je serois au désespoir de m'être trompé; je ne le crois pas cependant. Je suivrai votre conseil, madame; il faut que je me calme jusqu'au moment que votre bonté veut bien m'offrir.

Madame de PÉROUVILLE.

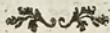
Finissons le compte de ces bijoux. (*Elle regarde les bijoux , prend un papier , le signe & le lui rend.*) Vous êtes un bon fils , & le ciel , tôt ou tard , récompensera un cœur tel que le vôtre.

ROBERT fils.

Ah ! madame , si vous saviez combien les chers auteurs de mes jours méritent d'être plus heureux ! Comme ils étoient unis , & comme ils souffrent d'être séparés !... (*Il se retire dans le bureau grillé.*)

Madame de PÉROUVILLE (*seule*).

Voilà les revers de la fortune ; il faut s'attendre à tout.



S C E N E VI.

M. de PÉROUVILLE, Madame de
PÉROUVILLE.

M. de PÉROUVILLE.

JE viens, madame, causer avec vous un moment. Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que ce M. de Montesquieu ? Vous lui avez marqué une grande considération. Est-il riche ?

Madame de PÉROUVILLE.

M. de Montesquieu a plusieurs titres fort respectables, mais je m'en tiens à un seul : c'est un auteur.

M. de PÉROUVILLE.

Un auteur ! Mais les auteurs, à ce qu'il me semble, ne sont pas rares en ce siècle.

Madame de PÉROUVILLE.

Il est vrai.

M. de PÉROUVILLE.

Il le faut bien , puisqu'il y a tant de livres dans les bibliothèques que je ne lis pas , & que , malgré cela , les annonces hebdomadaires , les journaux , les feuilles en regorgent. Mais pourquoi ces transports si vifs , cet empressement , vous qui êtes ordinairement si réservée ?

Madame de PÉROUVILLE.

C'est qu'il y a auteur & auteur.

M. de PÉROUVILLE.

Je conçois cela.

Madame de PÉROUVILLE.

Et celui-ci est l'auteur de l'*Esprit des Loix*.

M. de PÉROUVILLE.

L'Esprit des Loix ! Qu'est-ce cela ? Je ne l'ai pas encore lu. C'est donc un beau livre à votre avis ?

Madame de PÉROUVILLE.

C'est un chef-d'œuvre !

M. de PÉROUVILLE.

Je n'ai pas le tems de le lire, vous le savez. J'aime assez la lecture des bons livres, mais les affaires doivent passer avant tout.... L'année prochaine, à la fin de l'automne, lorsque je serai tranquille dans ma *Bastide*, je vous prierai de me prêter ce livre. Je le lirai, madame, sur votre parole. *L'Esprit des Loix*, n'est-ce pas? Que je n'aille pas l'oublier.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, *l'Esprit des Loix*; vous verrez l'ouvrage d'un homme dont le nom vivra dans la postérité la plus éloignée.

M. de PÉROUVILLE.

Qui!.... Ce petit homme habillé de noir, & qui n'a pas d'équipage!.... Mais il a l'air tout simple.

Madame de PÉROUVILLE.

Il n'est point de beau génie sans une grande simplicité de mœurs. Ce petit homme,

je vous en réponds , fera du bien quand il ne fera plus.

M. de PÉROUVILLE.

Mais de son vivant il a l'air de n'être pas trop gai , & sa physionomie est un peu mélancolique.

Madame de PÉROUVILLE.

La vraie joie , le plus souvent , est intérieure ; il pense à des choses auxquelles personne n'a pensé avant lui.

M. de PÉROUVILLE.

C'est donc cela qu'il est distrait ; & il travaille , dites-vous , pour la postérité ?.... Cet emploi-là me paroît toujours un peu singulier , à vous dire vrai.

Madame de PÉROUVILLE.

Le genre humain , mon cher époux , est bienheureux de trouver des hommes qui veulent exister encore après leur mort ; qui s'occupent de l'avenir au point d'oublier le présent , à qui le desir de la gloire & de

L'immortalité cache la longueur des plus difficiles travaux. Leurs années & leurs jours sont marqués par le sacrifice du repos, des plaisirs; par le mépris des richesses; uniquement jaloux, qu'ils sont, de se distinguer par la culture des talens les plus précieux, & par l'exercice des vertus les plus rares.

M. de PÉROUVILLE.

Oh! pour ses vertus, je les connois.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous connoissez ses vertus! Eh! comment, s'il vous plait?

M. de PÉROUVILLE.

Je les connois, il suffit; & ses talens, que je connois moins, doivent s'en ressentir. Je le lirai, vous dis-je, cette automne, sans faute.

Madame de PÉROUVILLE.

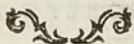
Vous verrez qu'il aime bien les hommes; & qu'il écrit pour leur plus grand bonheur;

pour les dérober aux erreurs qui leur sont funestes, & aux entraves qu'on leur impose injustement.

M. de P É R O U V I L L E.

Je suis toujours charmé de vous entendre, madame; vous en savez plus que moi. Je m'apprete à le recevoir avec distinction. Je n'ai pas le tems de me livrer à la littérature: mais cela viendra un jour; j'en ai le goût. Mais ne fuit pas son goût qui veut.... Les affaires, une maison.... Je le recevrai bien, madame; vous serez contente de moi, & je le lirai, d'après votre avis, s'il se peut, avant cette automne; je vous le promets.

Fin du premier acte.



ACTE SECOND.

La scene se passe dans une chambre que madame Robert a louée depuis l'esclavage de son mari.

Le théâtre représente cette chambre sans tapisserie : au milieu on voit une petite table couverte d'une nape, sur laquelle sont trois couverts, du pain, une carafe d'eau, & des amandes seches dans un plat.

SCENE PREMIERE.

MADAME ROBERT & HENRIETTE.

Elles sont assises sur le devant du théâtre, près d'une table sur laquelle sont deux robes que chacune d'elles travaille à garnir.

Madame ROBERT à Henriette.

Quittons, ma chere Henriette ; depuis quatre heures du matin que nous travail-

lons , il est tems de dîner.... Mon fils tarde bien à venir aujourd'hui ?

H E N R I E T T E.

Il aura été retenu chez son maître , comme cela lui arrive souvent.... Dites-moi donc , pourquoi , telle faim que j'aie , je me sens toujours de la peine à me mettre à table sans lui ? Il ne paroît qu'un instant , au milieu du jour , & ce seul instant me rend contente jusqu'au soir.

Madame R O B E R T.

Vous vous aimez tous deux si tendrement ! Pourquoi faut-il que le malheur & l'indigence mette obstacle à une union si légitime ?

H E N R I E T T E.

Nous ne consentirons à nous marier que quand notre pere nous sera rendu. Parvenons à faire cette somme , l'objet de nos veilles , plus de peine alors ; tout sera plaisir. Nous serons réunis ; nous serons sous vos

yeux, le cœur rempli de joie par le souvenir de nos peines passées.

MADAME ROBERT.

Fille charmante ! Que tu ressembles bien à ta mère, ma bonne & ancienne amie ! Quand tu l'a perdis, tu vins nous confier tout ton héritage, ta petite fortune ; en voulant augmenter ton bien, il s'est trouvé perdu avec le nôtre, sur le même vaisseau. Notre malheureuse étoile t'a porté malheur ! Et au lieu de reproches, tu te sacrifies avec nous dans une vie pénible, dans un travail continuel.... Puis-je te voir sans sentir des remords ?

HENRIETTE.

Vous ne voulez donc plus que je sois votre enfant ? Vous m'avez adopté. Eh ! c'est pour mon père que je travaille. Hélas ! que ne puis-je d'avantage ! Tout mon desir est de vivre avec vous. Je n'ai d'autre espoir que d'être la femme de votre fils ; de bien
l'aimer

l'aimer toute ma vie, & de vous chérir & respecter jusqu'à mon dernier soupir.

Madame R O B E R T.

Ah ! si quelque chose peut nous consoler, c'est ton courage, la bonté de ton caractère.

H E N R I E T T E.

Ma mere, permettez-moi ce nom, il faut que je vous dise une chose. J'ai lu un livre qui m'a bien fait de la peine, qui m'a empêché de dormir pendant deux jours. Je n'ai pas encore osé vous en parler.

Madame R O B E R T.

Quel est donc ce livre qui t'a fait tant de peine ?

H E N R I E T T E.

C'est un livre qui dit : que les esclaves chrétiens sont extrêmement à plaindre ; qu'on les traite avec inhumanité ; qu'on les vend au marché comme des bêtes ; qu'on les attelle aux chariots comme on fait ici les chevaux....

Madame R O B E R T.

Je ne crois point à de pareilles cruautés....

E

HENRIETTE.

Enfin, j'ai lu dans ce livre, qui m'a fait frémir, qu'on les frappoit pour la moindre bagatelle, & que leur nourriture, loin d'être propre à soutenir leurs forces, fuffit tout au plus pour les empêcher de mourir.... Laissez-moi achever.... J'ai lu qu'ils passioient la nuit dans des cachots épouvantables, & que ceux qui avoient voulu s'échapper étoient livrés à des tourmens affreux; qu'on leur coupoit le nez, les oreilles, pour leur faire embrasser la religion mahométane.... Ah! notre pere mourroit mille fois, plutôt que d'abjurer le christianisme.

Madame ROBERT.

Ma fille, on exagere dans toutes les descriptions. Ces hommes sont durs, d'accord: mais ils ne sont pas assez barbares pour tourmenter aussi cruellement ceux qui se soumettent & se résignent à leur sort: votre pere a le vrai courage; il se soumet à la Providence, il attendra patiemment qu'elle

le délivre ; car Dieu compte les soupirs & les gémiffemens de tous ceux qui souffrent & s'humilient sous sa main puissante.

HENRIETTE.

Vous me rassurez.... Mais pourquoi donc mettre dans les livres de si grandes horreurs ? Je n'osois vous en parler : mais toutes les nuits je ne voyois que l'appareil des supplices, & le vénérable Robert m'apparoissoit pâle & couvrant son visage des deux mains dès que je le regardois....

MADAME ROBERT.

On assure qu'il est aussi bien qu'il peut l'être ; que son patron est intendant des jardins du roi ; qu'on le traite avec humanité, & que les travaux auxquels on l'emploie n'excedent point ses forces.....

HENRIETTE.

Oui, mais nous ne sommes point avec lui pour le consoler, pour le soulager ; il est éloigné de nous, d'une épouse chérie,

& de trois enfans qu'il aima toujours avec tendresse.

Madame R O B E R T.

Arrête ; n'augmente point mes douleurs....
Et mon fils ne vient point ! Il se fatigue....

H E N R I E T T E.

Ah ! le voilà.

S C E N E II.

Madame R O B E R T, H E N R I E T T E,
R O B E R T fils.

Madame R O B E R T.

SOis le bien venu , mon fils.

R O B E R T fils.

Bon jour ma mere , bon jour Henriette.
Je n'ai pas pu venir plutôt ; pourquoi ne vous être pas mises à table ?

Madame R O B E R T.

Sans toi?.... Non , non.... Tu as l'air bien fatigué ?

R O B E R T fils.

Un peu. (*Ils se mettent à table.*)

Madame R O B E R T.

Si tu favois comme ta charmante amie
m'aide & me console.

H E R R I E T T E.

Je suis intéressée à beaucoup travailler.

R O B E R T fils.

Point de joie pour nous qu'après avoir
gagné la délivrance de mon pere.

H E N R I E T T E.

Eh ! pourrions-nous goûter un instant
de félicité en songeant que notre pere lan-
guit dans les chaînes ; lui, qui ne s'est
hazardé que pour nous faire un fort heu-
reux ? Hélas ! comme il se flattoit de revenir
bientôt pour confirmer notre bonheur.

R O B E R T fils.

Joie de mon cœur ! Adorable Henriette !
Il ne fera point d'heureux momens pour
nous, tant qu'il ne nous fera pas rendu.

Eh! vous êtes un ange descendu sur nous pour soulager les douleurs de l'attente.... Le plus tendre amour pourra-t-il jamais acquitter tant de vertus?.... A propos, ma mere, voilà ma semaine. (*Il lui donne de l'argent.*) Mettez cela avec le reste.

MADAME R O B E R T.

Notre somme grossit lentement: mais elle grossit.

H E N R I E T T E.

J'ai grande espérance que nous ne mettrons pas autant de tems pour le reste; nous touchons bien à la moitié.

MADAME R O B E R T.

Henriette, tu aimes à nous flatter; tu ne songes pas que, sans la merveilleuse rencontre de ce généreux inconnu, nous serions encore peu avancés; & l'on ne retrouve pas de ces libéralités-là deux fois.

H E N R I E T T E.

Ce qui me peine, c'est que nous ne le connoissons pas. Robert n'a jamais pu le

découvrir.... Quel plaisir j'aurois eu à lui témoigner ma vive reconnoissance !

MADAME ROBERT.

Oui ; j'ai cela sur le cœur. Avoir reçu sans pouvoir remercier ; sans savoir à qui nous sommes redevables d'une telle générosité....

ROBERT fils.

(*Il se leve d'un air pensif.*)

HENRIETTE.

Quoi, déjà !

MADAME ROBERT.

Tu n'acheves point ?

ROBERT fils.

Ma mere , j'ai peu de tems aujourd'hui ; j'ai plusieurs choses à voir.... Il faut.... A ce soir.

MADAME ROBERT.

Tu as l'air plus occupé & plus distrait que de coutume.

ROBERT fils.

Je ne peux vous rien dire encore.... Oui ;

j'ai le cœur depuis ce matin.... Peut-être ce soir à mon retour.... Peut-être.... J'espère : mais je ne veux vous flatter de rien que je ne sois bien sûr.

HENRIETTE (*courant à lui, & l'arrêtant à la porte*).

Oh ! il faut toujours dire.

ROBERT fils.

Non pas, ma chere Henriette, non pas présentement : mais vous me reverrez aussitôt que mon espoir sera fondé. (*Il embrasse sa mere, & baise la main d'Henriette.*)

S C E N E III.

Madame ROBERT, HENRIETTE.

Madame ROBERT.

QU'a-t-il voulu nous dire ? Il m'a causé une émotion extraordinaire.

H E N R I E T T E.

Ah! s'il avoit reçu quelque heureuse nouvelle.... Qui fait ce que la divine Providence nous réserve? On a vu plus d'un captif échapper de lui-même à l'esclavage.....

Madame R O B E R T.

Mon Dieu! s'il étoit possible.... Mais dans sa fuite, il courroit encore d'autres dangers. Mais as-tu remarqué comme mon fils avoit l'air agité & point triste; n'est-il pas vrai?

H E N R I E T T E.

Je l'ai vu sourire.... Dites donc, ma chère maman, si nous touchions au moment de le revoir.

Madame R O B E R T.

Tu me troubles.... Je crains de me livrer à cette pensée.

H E N R I E T T E.

S'il venoit à nous apparôître tout d'un coup, ah! comme je volerois l'embrasser.

Madame R O B E R T.

Ménage-moi ; ne me parle pas d'un si grand bonheur, encore éloigné. Il me semble le voir.... Ce n'est que son ombre.... Et tu me fais mal, ma chere Henriette, tu me fais mal.

S C E N E IV.

Madame R O B E R T, H E N R I E T T E,
U N E V O I S I N E.

L A V O I S I N E.

MA voisine, je viens d'entendre qu'on demandoit votre demeure ici à côté.

Madame R O B E R T.

Qu'on demandoit ?.... Qu'est-ce.... Savez-vous, Madame ?

L A V O I S I N E.

Je l'ai vu par la fenêtre ; c'est un homme d'un certain âge.

MADAME R O B E R T.

D'un certain âge ! La respiration me manque.

L A V O I S I N E.

Je ne fais si c'est votre mari, je ne l'ai jamais vu ; si je l'avois vu, je dirois c'est lui ou ce ne l'est pas. Comme on lui donnoit l'adresse fort mal, je lui ai crié de la fenêtre, par ici, par ici....

H E N R I E T T E.

Comment est-il, dites, dites donc ?

L A V O I S I N E.

Il n'est pas trop gros ni trop grand ; il est habillé d'un habit tout neuf.

MADAME R O B E R T.

Un habit tout neuf ! Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui.

H E N R I E T T E.

Non, hélas ! j'étois tout aussi emue que vous.

MADAME ROBERT.

Quelle chimere, pour un mot, l'imagination se forge !

HENRIETTE.

Calmons-nous, calmons-nous.

LA VOISINE.

Dame, j'ai cru devoir vous avertir.... Je l'entends qui monte.... C'est le même. (Robert paroît à la porte.) Voyez.


MADAME ROBERT (*jette un grand cri.*)

Ah ! mon Dieu, c'est lui !

HENRIETTE (*accourt à eux, & se mêle à leurs embrassemens.*)

LA VOISINE.

Cette chere dame ! C'est son mari ! Le bon naturel ! Cela me fend le cœur !



S C E N E V.

ROBERT pere, Madame ROBERT,
HENRIETTE, LA VOISINE.

Robert se releve des bras de sa femme & s'y replonge. Ils s'avancent tous deux, dans un attendrissement muet, se regardant avec tendresse. Ils veulent parler : mais le cœur est trop serré. Ici la déclamation muette des acteurs doit tout faire. Ils doivent pousser quelques cris inarticulés, qu'il n'y a qu'eux mêmes qui puissent déterminer d'après ce qu'ils sentiront. La voisine approche une chaise où Robert s'assied ; sa femme, penchée vers lui, le tient étroitement serré ; Henriette, à ses genoux, lui baise les mains.

R O B E R T pere, assis. (*Après un long silence*).

C'Est toi, ma chere Henriette.... Où est mon fils ?

Madame R O B E R T.

Je cours le chercher.

R O B E R T pere, (*retenant sa femme par les mains*).

Arrête : se porte-t-il bien ? A-t-il eu soin de sa mere ?

Madame R O B E R T.

Ton enfant est digne de toi.

R O B E R T pere.

Que Dieu le bénisse !

H E N R I E T T E.

Qu'il va être heureux en vous revoyant !

Madame R O B E R T.

Je voudrois courir à lui , & ne peux te quitter.

L A V O I S I N E.

Restez , restez ; moi , je fais où il travaille.
Je saurai bien le trouver & vous l'amener....
(*A part.*) Les bonnes gens !.... Je suis attendrie.... Oh ! vous ne tarderez pas à le

voir, je vous en réponds ; je vais me mettre à courir, & quelque part qu'il soit dans la ville, je le prendrai par la main & vous l'amènerai.

S C E N E VI.

ROBERT pere, Madame ROBERT,
HENRIETTE.

H E N R I E T T E.

EH! n'avez-vous pas besoin de rien prendre?

Madame R O B E R T.

Je n'y songeais pas. Je ne songe à rien.

R O B E R T pere.

Un seul verre de vin; voilà tout. (*Il regarde la chambre & la parcourt des yeux; elles vont toutes deux, l'une apporte un verre, l'autre une bouteille; on lui donne à boire.*)
Et mes deux filles, je ne les vois pas!

Madame R O B E R T.

Mon ami, elles sont toutes deux à Orange, chez la marraine de l'ainée ; cette dame a bien voulu se charger de leur éducation. C'est la seule amie qui ait offert ses services dans notre infortune. Tu le vois, une seule petite chambre a formé le logement de notre ménage, qui va cesser d'être infortuné.

R O B E R T pere.

Ah ! ma femme, comment avez-vous pu me délivrer aussi promptement, & de la maniere dont vous l'avez fait ?

Madame R O B E R T.

Que dit-il ?

R O B E R T pere.

Voyez un peu comme vous m'avez équipé ; tout à neuf ! Et puis ces cinquante louis qu'on m'a comptés en m'embarquant sur le vaisseau, où mon passage & ma nourriture étoient acquittés d'avance ; & ce dépouillement affreux où vous vous êtes mis pour moi ?

Madame

Madame R O B E R T.

La surprise m'ôte la voix ! Je ne peux que t'embrasser.

H E N R I E T T E (*l'embrassant.*)

Par quel coup heureux du ciel!....

R O B E R T pere.

Le ciel vous a donc favorisé ? J'étois dans la peine, dans la douleur, m'occupant tristement de mes devoirs & pensant à vous, sans espoir de vous revoir jamais. Un jour, à l'instant où j'offrois mes peines à Dieu, le patron arrive vers moi : vous êtes libre, me dit-il, on vient de me payer deux mille écus pour votre rançon ; profitez d'un vaisseau qui fait voile pour votre patrie. Je ne voyois plus, je n'entendois plus, tant j'étois frappé du coup.... L'ame partagée entre la joie & la crainte d'être trompé.... Allez-vous ; il faut que vous soyez assises. (*Elles s'assèyent.*) Enfin, me voici donc auprès de vous ! ce n'est pas une illusion....

Mad. ROBERT & HENRIETTE.

Non, non; grace à Dieu!

ROBERT pere.

Il faut connoître ce que j'ai souffert, pour comprendre ce que je sens dans ce moment; il faut s'être vu pris par des barbares, ruiné, dépouillé de tout, vendu, n'être plus à foi, condamné à languir dans les chaînes, loin de sa femme & de ses enfans.... Quelle horrible situation!.... Elle me tourmente encore. N'avoir plus de tems, plus d'action, que par la volonté d'un maître à qui l'on appartient.... O ciel!.... Et quand je me sentoïis mourir.... oui, je mourois loin de vous; revenir tout à coup à la vie, à la liberté; me voir délivré de cette crainte humiliante, servile, si insupportable à mon âge! me revoir homme, entendre encore le doux nom de pere!.... Eh! c'est à vous à qui je dois tant de bienfaits!

Madame ROBERT.

Non, ce n'est pas à nous. Ce n'est pas à moi du moins.

R O B E R T pere.

Qui donc se feroit intéressé à moi?... Répondez.

H E N R I E T T E.

N'en cherchez point d'autre que votre fils.

R O B E R T pere.

Mon fils!

H E N R I E T T E à Mad. R O B E R T.

Vous savez quel espoir l'animoit! Il nous a caché des moyens qu'il aura su se procurer. Quel autre que lui auroit songé jour & nuit à votre sort? A quoi n'a-t-il pas voulu s'exposer pour votre délivrance! Il a fallu s'armer du pouvoir pour l'empêcher d'aller s'offrir à votre place. Que de peines il s'est données pour augmenter le gain de son travail! Je ne puis dire par quel bonheur il fera venu à bout de se procurer cette somme, gage de votre précieuse liberté..... Je ne le conçois pas moi-même : mais croyez-en mon cœur, il me dit que ce ne peut-être un autre que lui.

S C E N E VII.

ROBERT pere, Madame ROBERT,
HENRIETTE, ROBERT fils.

R O B E R T fils.

*(Il passe à côté d'Henriette sans la regarder.
Il renverse table & chaise, en criant dès
la porte).*

O bonheur ! ô bonheur !.... Mon pere !

R O B E R T pere.

Je te bénis, mon fils....

R O B E R T fils.

O joie !

H E N R I E T T E.

Ce bonheur inespéré ! Voyez comme il
le sent....

R O B E R T pere,

Ah ! mon fils,

R O B E R T fils.

Je succombe à ce moment.

R O B E R T pere.

Mais, tire-moi d'inquiétude..... toi, mon libérateur !.... Comment puis-je le croire !....
(*Après un silence où il devient tout à coup rêveur & consterné.*) Une si forte somme.... réponds.... tu parois te troubler ! Je l'ai vu , tu as changé de couleur.... Dieu !.... Malheureux ! qu'as-tu fait ? Comment puis-je te devoir ma délivrance sans la regretter ? Comment pouvoit-elle rester un secret pour ta mere , sans être achetée au prix de ta vertu ? A ton âge , fils d'un infortuné , d'un esclave , on ne se procure point naturellement les ressources considérables qu'il te falloit. Je frémis de penser que l'amour filial t'ait rendu coupable ! Rassure - moi..... Sois vrai , & mourrons tous de honte si tu as pu cesser d'être honnête.

R O B E R T fils, (*assis*).

O ciel ! quel soupçon !.... Je suis trem-

blant comme si j'étois coupable.... Aurois-je la force de parler ?

R O B E R T pere.

Je retourne prendre mes fers..... Aucune action, quelque grande, quelque utile qu'elle paroisse, ne peut servir de motif à un crime ; la probité avant tout. Je vais me vendre, & te faire restituer.....

R O B E R T fils, (*se levant avec effort*).

Arrêtez.... tranquillisez-vous.... Embrassez votre fils ; il n'est pas indigne de vous. Moi ! manquer à vos leçons..... Je ne voudrois pas de votre liberté, de votre vie, mon pere, au prix de ma vertu.

R O B E R T pere.

Tu me rends la vie. Le cri de l'honneur est parti de ton ame ; je suis rassuré.

R O B E R T fils.

Soyez-le, & oubliez ces indignes soupçons, comme je les oublie moi-même.

R O B E R T pere.

Nomme-moi donc mon bienfaiteur ? Je brûle de le connoître.

R O B E R T fils.

Je ne le puis, mon pere, parce que je l'ignore. Mais j'espère qu'il ne sera pas impossible à trouver. Si j'ai ce bonheur, je vous amenerai tous à ses pieds.

R O B E R T pere.

Quelle est donc cette main généreuse qui se cache ? Et pourquoi ce mystere ?

R O B E R T fils.

Ma mere, vous vous rappelez cet inconnu qui me surprit par sa libéralité peu commune.

H E N R I E T T E.

Vous l'auriez retrouvé..... Seroit-il possible !

R O B E R T fils.

Je l'ai vu, hélas ! & l'ai perdu soudain : mais je le retrouverai ; il ne m'échappera plus. Dut-il me repousser, je mouillerais ses

pieds de mes larmes ; il faudra bien qu'il me reconnoisse.

R O B E R T pere.

Que dit-il ? De qui parle-t-il ?

R O B E R T fils.

Mon pere , vous saurez ce qui m'est arrivé ; ma mere vous en instruira.... Livrez-vous au repos dont vous avez besoin ; ne vous inquietez pas sur votre libérateur.

R O B E R T pere.

Ah ! que je voudrois le connoître.... Eh ! comment y aura-t-il des bienfaiteurs , s'ils se refusent au plaisir d'entendre la parole qui doit les récompenser ? N'est-ce pas détruire la moitié d'une bonne action , que d'interdire à celui qui en a reçu le bienfait , le devoir touchant & sacré de la reconnoissance ?

R O B E R T fils.

Si j'en croyois un pressentiment secret , ce feroit le même....

R O B E R T pere.

Continue tes recherches, mon fils; ma félicité ne sera complete, que quand j'aurai découvert ce bienfaiteur caché. Il ne fait pas lui-même tout ce qu'il a fait pour moi, il ne fait pas tout ce qu'il m'a rendu; il faut qu'il le sache, & qu'il verse avec nous les plus douces larmes du sentiment.

R O B E R T fils.

Il fera l'objet de nos recherches continues: mais vous, mon pere, soyez tranquille..... Je n'ose reporter mes regards sur le tems de votre captivité; il est écoulé, & il est encore présent pour moi! Comment avez-vous passé ces jours de douleurs?

R O B E R T pere.

J'ai souffert, j'ai pris courage; je me suis soumis à la main de la Providence: je vivois au milieu de vous, je vous avois perdu, mes regards ne vous rencontroient plus; mais mon cœur vous voyoit.... Voilà ce qui m'attachoit encore à la vie.

R O B E R T fils.

Et nous, mon pere.... (*tous l'embrassent.*)
Eloignons, éloignons ces tristes images.

R O B E R T pere.

Ce qui me faisoit le plus de peine dans mon esclavage, ce qui me dévorait le cœur, c'est que je me disois : j'allois unir mon fils à une fille belle & vertueuse, il étoit près du bonheur : que je fois frappé à mon âge, j'ai peu à regretter ; mais pourquibî sa félicité est-elle renversée dans les plus beaux jours de sa vie ?

R O B E R T fils.

Etoit-il une félicité pour moi loin de vous !
C'est à présent que nous sommes heureux.

R O B E R T pere.

Et toi, ma chere Henriette, gardes-tu à mon fils les mêmes sentimens ?

H E N R I E T T E.

Toujours, toujours ; car ils lui sont bien dûs !

R O B E R T pere.

Tu ajoutes à ma joie.... J'ai donc trois cœurs à moi.

Madame R O B E R T.

Elle ne m'a point quittée; elle m'a consolée.

H E N R I E T T E.

Eh! ne vous ai-je pas toujours regardée comme ma mere.

R O B E R T pere.

Que le ciel rassemble sur vos têtes toutes ses bénédictions, & que le bonheur surpasse vos espérances!.... Pour moi, je n'ai plus rien à lui demander; mon cœur est plein.

R O B E R T fils.

Il faut que je m'arrache d'auprès de vous.... Vous brûlez d'étancher votre reconnoissance, & moi je ne serai heureux qu'après avoir satisfait à ce besoin.... Je ne vous en dis pas d'avantage..... (*Il s'échappe.*)



S C E N E V I I I .

ROBERT pere, HENRIETTE.
Madame ROBERT.

R O B E R T pere.

IL nous laisse, & je ne comprends rien à ce qu'il veut nous faire entendre.

Madame R O B E R T.

Nous vous ferons le recit fidele de tout ce qui s'est passé pendant cette longue & cruelle séparation.

R O B E R T pere.

Oui. Il me tarde aussi d'embrasser mes filles.

Madame R O B E R T.

Prenez un jour de repos ; demain nous partirons.

H E N R I E T T E.

Je vous accompagnerai. Mais ne seriez-vous pas mieux dans votre grand fauteuil ?

ROBERT pere.

Tout ce que vous voudrez. Je suis dans une si grande émotion, si étonné de me revoir au milieu de vous..... A peine mes forces suffisent à ce que j'éprouve. Me voilà donc entre vos bras..... Ah ! je n'irai plus sur mer ; nous ne nous quitterons plus.

MADAME ROBERT & HENRIETTE
(*Pendant à marcher*).

O non, non ; jamais nous ne nous séparerons.

Fin du second acte.



ACTE TROISIEME.

*Le théâtre représente un salon , éclairé par
plusieurs lustres & girandoles.*

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, DOMINIQUE.

*(Ils allument les bougies , & achevent de
ranger le salon.)*

FRANÇOIS.

DOminique , eh ! allons donc ; le salon
ne fera jamais fait. Qui te retient si long-
tems à la porte ?

DOMINIQUE.

Toujours cet importun qui s'obstine à
vouloir parler à madame. Il me soutient
qu'elle est rentrée !

FRANÇOIS.

Envoie-le promener ! On ne risque jamais

rien de dire à tout venant : il n'y a personne.

D O M I N I Q U E.

Voilà-t-il assez de fois qu'il revient ? Je ne fais plus comment le congédier. Il reste à présent sous la porte, où il est très-décidé, à ce qu'il dit, à l'attendre.

F R A N Ç O I S.

Qu'il attende ! Allons, finis donc d'allumer. C'est bien le tems de parler au monde à l'heure qu'il est, le soir, quand on est au spectacle & qu'on va revenir ! Dépêchons-nous, ils vont tous être ici dans un instant ; la comédie, je crois, ne va pas tarder à finir.

D O M I N I Q U E.

Oh ! il y a encore une heure.



S C E N E II.

MONTESQUIEU, les mêmes
domestiques.

MONTESQUIEU.

JE viens un peu trop tôt ? Laissez-moi ,
mes amis , ou si vous avez quelque chose
à finir , faites-le ; je lirai dans ce coin en
attendant que madame de Pérouville soit
rentrée. (*Il s'assied, & tire une brochure
de sa poche, qu'il lit tandis que les domesti-
ques continuent leur ouvrage.*)

MONTESQUIEU (*lisant*).

Un pamphlet contre moi & que je ne
connois pas encore ! Voyons. (*Après un
repos.*) Voilà donc ce qu'on imprime avec
approbation & privilege du roi !.... Cela est
inconcevable ! Est-ce ignorance ? Est-ce mau-
vaise foi , ou envie de nuire ? Je suis dispensé
de répondre à cela.... Un auteur a quelque-
fois

fois de l'orgueil : mais le critique, qui prend un ton tranchant, décisif, qui veut dans un instant redresser ce qui a coûté des années de travail, qu'est-il donc ?... Oh ! des invectives..... des injures.... Ils me feront bientôt croire que j'ai raison..... Mais voici le beau, le développement des grands mots : — *L'impiété philosophique qui, du même coup, veut renverser le trône & l'autel..... Elle triomphe !* Oh ! je n'y tiens plus ; il faut rire, & mettre cette belle production avec toutes les autres. Cela formera un jour une petite bibliothèque, qui paroîtra vraiment rassemblée par quelque ennemi secret de la raison humaine.



S C E N E III.

MONTESQUIEU, l'abbé de
GUASCO.

MONTESQUIEU.

EH! bon jour, mon cher abbé.

L'abbé de GUASCO.

La surprise est vraiment admirable! Qui
vous croyoit ici? L'heureuse rencontre!

MONTESQUIEU.

Et moi, je ne savois plus en quel endroit
du monde vous étiez! Comment avez vous
quitté votre belle Italie?

L'abbé de GUASCO.

Ah! j'y retournerai.

MONTESQUIEU.

Et moi aussi, où je ne pourrai. Vous
avez dû recevoir les lettres que je vous ai
écrites à Naples?

L'abbé de GUASCO.

Non.

MONTESQUIEU.

Comment non ! Eh bien , j'ai mille choses à vous dire. Je suis aussi en l'air que vous. Vous avez fait vos preuves de coureurs & de couriers. Eh bien ! chanoine de Tournay , négociez-vous toujours bien ? Chantez-vous toujours mal ?

L'abbé de GUASCO.

Je paie toujours beaucoup de chevaux de poste , & je ne conçois pas une plus agréable existence.

MONTESQUIEU.

Il y a beaucoup de gens qui les paient ; mais il y a peu de voyageurs. Où allez-vous de ce pas ?

L'abbé de GUASCO.

A Paris.

MONTESQUIEU.

Eh ! venez plutôt à mon château. C'est

le plus beau lieu champêtre que je connoisse ! La nature est là en robe de chambre & dans un négligé charmant.

L'abbé de GUASCO.

Quoi ! le président seroit devenu campagnard ?

MONTESQUIEU.

Il faut finir par-là, je vous en avertis ; vous y viendrez vous-même. Je vais planter des choux à la Brède. Mon château, gothique par tous ses dehors, est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays. Venez, vous dis-je, nous y séjournerons jusqu'à la St. Martin ; nous y étudierons, nous nous y promènerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies.

L'abbé de GUASCO.

La capitale, malgré moi, m'appelle. Je me faisois une fête de vous surprendre à Paris.

MONTESQUIEU.

Je n'irai pas à Paris d'un an tout au plus.

Je suis trop pauvre pour vivre dans cette ville, que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie.

L'abbé de GUASCO.

Et la santé?

MONTESQUIEU.

Affez bonne. Depuis que je ne suis plus fatigué par les soupers de la capitale, mon esprit s'en est mieux trouvé & mon estomac aussi. La tempérance, mon ami, est la plus fine & la plus délicate des voluptés... tâtez-en.

L'abbé de GUASCO.

Je viens de loin & je repars. Par-tout; mon ami, on parle de votre grand ouvrage; l'homme célèbre existe aux lieux mêmes où il n'est pas. L'étranger vous entend mieux que vos compatriotes. En France, on se presse de vous juger; il faudroit vous étudier un peu.

MONTESQUIEU.

Je le crois, sans vanité, & je l'ai dit.

L'abbé de G U A S C O.

C'est un livre qui commence à opérer une révolution dans les esprits.... On le traduit par-tout.

M O N T E S Q U I E U.

Tant mieux ! Le sujet est beau & grand, trop grand pour moi sans doute : mais je m'en suis occupé toute ma vie. Un autre, qui y auroit travaillé autant que moi, auroit mieux fait : mais j'avoue que cet ouvrage a pensé me tuer ; mes cheveux en ont blanchi.

L'abbé de G U A S C O.

Aussi se font-ils couronnés de lauriers immortels !

M O N T E S Q U I E U.

Grace, grace, mon ami. Je n'ai fait que préparer à mieux.

L'abbé de G U A S C O.

Je suis trop ami de la vérité pour dire le contraire. Ce qui est précieux dans votre

ouvrage, c'est que vous avez éloigné les subtilités abstraites qui tenoient de l'ancienne philosophie, qui obscurcissoient la politique, & qui ne sont bonnes qu'à éterniser les disputes. L'essentiel est de chercher, comme vous l'avez fait, ce qui est utile ou funeste à l'homme, ce qui le rend heureux ou malheureux.

MONTESQUIEU.

Le tems ! mon ami ; le tems ! & des idées saines.... Il faut que le pédantisme & l'intérêt particulier mal entendu, cedent à leurs forces réunies.

L'abbé de GUASCO.

Vous ferez la cause d'une nouvelle législation, qui deviendra universelle. Les siècles, secouant la lie des erreurs, se perfectionneront à l'aide d'une clarté plus pure ; ce qui est juste & bon, frappera par sa simplicité même, & parviendra, malgré tous les obstacles, jusqu'au cœur de ceux qui ont le pouvoir d'exécuter.

MONTESQUIEU.

J'aime à le penser ; la justice est une qualité qui leur est aussi propre que leur existence. Mais quand seront-ils persuadés de leurs véritables intérêts ?

L'abbé de GUASCO.

Pourquoi , après vos succès , ne répondez-vous pas à l'attente générale , en donnant l'histoire de vos voyages ?

MONTESQUIEU.

Je vous promets que je les mettrai en ordre , dès que j'aurai un peu de loisir.

L'abbé de GUASCO.

Vous savez voir où les autres ne font que regarder.... Eh bien , que dites-vous de l'Angleterre ?

MONTESQUIEU.

J'en suis ravi , transporté.... moi , qui ne me transporte guere.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez mieux fait sentir la beauté du

gouvernement anglois , que les auteurs mêmes du pays : mais l'ayant vu depuis , vous devez.....

MONTESQUIEU.

Ah ! pourquoi mon livre est-il fait ? Je n'ai rien dit de ce qu'il falloit dire. (*Avec force.*) Le peuple anglois ressemble à l'Océan dont il est environné , toujours agité & toujours majestueusement tranquille ; un court orage purifie les airs & rend le calme , qui n'est jamais celui de l'insensibilité. Oui , cette nation peut se glorifier de la constitution la plus conforme à la dignité de la nature humaine. Les trois parties intégrantes du gouvernement sont unies , combinées , de la maniere la plus avantageuse , puisque les vices mêmes y servent à entretenir l'équilibre général. Les factions empêchent la corruption politique. L'idée des représentans n'est qu'une idée moderne : mais elle est sublime , & le résultat d'une sage & longue expérience ! Elle porte un caractère de clarté , de grandeur , qui me saisit. Ah ! croyez-moi ,

la liberté est plus en sûreté entre les mains des représentans, que dans celle du peuple même.

L'abbé de GUASCO.

J'ai du plaisir à vous entendre parler ainsi; tous les amis de la liberté doivent tourner leurs regards vers cette îlle.

MONTESQUIEU.

Sans doute; & l'exemple subsistant de l'admirable constitution angloise, fera, tout à la fois, le modele des autres états, & l'épouvantail de la tyrannie. L'ombre de cette république auguste est faite pour intimider au loin le despotisme (1).

(1) Voici les paroles de Montesquieu : *les loix en Angleterre n'étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun doit se regarder comme un monarque. Aucun citoyen ne craignant aucun citoyen, cette nation doit être fiere; car la fierté des rois n'est fondée que sur leur indépendance.* Ici l'expression est visiblement exagérée; il est ridicule de représenter les Anglois comme un peuple de rois: mais l'on sent à travers l'impropriété de l'expression, ce que Montesquieu a voulu dire.

L'abbé de GUASCO.

Nous sommes d'accord ; je fais des vœux pour sa prospérité. Ailleurs, la puissance du monarque peut fort bien être balancée par un corps intermédiaire, indestructible, dépositaire & gardien des loix ; mais en Angleterre, le droit de chaque homme est rigoureusement établi ; c'est bien un autre avantage.

MONTESQUIEU.

En Angleterre, les hommes sont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Toutes ces loix établies successivement, & qui forment le rempart de la liberté publique, paroissent avoir hâté les progrès des arts & des sciences. C'est là qu'on aperçoit combien ils sont intimement liés à la félicité du peuple.

L'abbé de GUASCO.

Il y a cependant un grand inconvénient ; le poids des impôts est considérable, & les Anglois eux-mêmes s'en plaignent.

MONTESQUIEU.

Les moins éclairés, je vous le proteste. A mesure que la liberté va en décroissant, l'impôt doit diminuer, & augmenter à mesure que la liberté grandit. La modicité des tributs est un foible dédommagement de la liberté, & si l'impôt est pesant, l'esprit républicain l'allege. Le pire des gouvernemens est celui où l'impôt est excessif, & la liberté presque nulle. Vous connoissez ce gouvernement-là?

L'abbé de GUASCO.

Il excite la pitié de ses ennemis.

MONTESQUIEU.

Avec quel plaisir j'apperçois l'Angleterre, les ligues Suisses, les Provinces-unies, les villes anféatiques, Venise même; c'est un spectacle qui réjouit mes regards, fatigués de voir ailleurs les insultes faites aux nations, insultes qui les humilient & les dégradent.

L'abbé de GUASCO.

Plus les peuples méditeront vos principes, plus ils s'éloigneront de l'abîme de vices & de malheurs où ils se sont précipités. L'esprit du gouvernement fait le génie des nations ; cela n'est plus équivoque.

MONTESQUIEU.

Oui, mon ami, & je suis toujours saisi d'horreur à la vue des moyens par lesquels se conserve le despotisme ; ce despotisme, qui, dans ce siècle, étend encore son sceptre de fer sur les deux tiers du globe. Je fais qu'il faut des combinaisons infinies, pour former un gouvernement tel que celui d'Angleterre : mais enfin, la perfection de l'entendement humain, anéantissant le pouvoir arbitraire, funeste à lui-même, tracera la théorie des loix essentielles & générales.

L'abbé de GUASCO.

Vous êtes le premier qui avez publié cette vérité lumineuse, que la servitude, en aucun sens, ne peut être légitime ni utile ;

c'est dans l'histoire, sur-tout, que cette grande vérité est empreinte.

MONTESQUIEU.

Oui, c'est-là que sont représentées, en grand, les expériences faites sur la nature humaine. J'aime à la considérer dans ces grandes combinaisons sociales ! J'y vois distinctement ce que je n'ai pas encore dit dans mes ouvrages : que dans tous les tems, dans tous les lieux, la nature humaine mise en action, sous le gouvernement de plusieurs, a fait des prodiges ; mais que réduite à l'état passif, sous le gouvernement d'un seul, elle est tombée dans l'avilissement & le mépris.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez suivi l'impulsion du génie, qui vous commandoit de chercher la plus grande félicité possible de l'espece entiere & de chaque individu ; & cette grande entreprise, grace à votre vue pénétrante, n'a point paru une témérité. Votre livre est une

création : mais je vous dirois à vous même ,
qu'il n'est pas exempt d'erreurs.

M O N T E S Q U I E U.

Qui le fait mieux que moi.... Je voudrois ,
pour tout au monde , qu'il ne fut pas imprimé.

L'abbé de G U A S C O.

Il est divers objets sur lesquels nous ne
sommes pas entièrement d'accord. Pardon-
nez si j'ose approfondir.... avec vous....

M O N T E S Q U I E U.

Comment ! des objets qui influent d'une
maniere si directe sur le sort des hommes....
L'erreur , en ce point , est toujours un grand
mal. Parlez , parlez ; la critique d'un ami
sensé me flatte plus que son approbation.

L'abbé de G U A S C O.

N'avez-vous pas prodigué trop d'admi-
ration à un peuple , devenu plus célèbre
par le malheur dont il a accablé les autres
nations , que par le bonheur qu'il s'est pro-
curé à lui-même ? Ce n'est pas à vous d'être

la dupe, ou d'être ébloui par les idées d'aggrandissement & de fausse gloire, qui ont rendu les Romains despotes dans leurs foyers, tyrans dans leurs terres, oppresseurs chez l'étranger, injustes envers tous. La véritable philosophie condamne les grandes injustices des nations, comme celle des particuliers.

MONTESQUIEU.

Je n'ai voulu parler que de la grandeur du peuple romain & de ses vertus; je n'ai généralisé les faits de l'histoire ancienne, que pour observer tous les phénomènes politiques. Ses vices ont passé, sa gloire subsiste, & cette gloire peut élever nos âmes.

L'abbé de GUASCO.

Mais pourquoi tant louer ces dévastateurs de l'univers.

MONTESQUIEU.

Ne craignez pas que de nos jours on les imite.... La chute de la république Romaine fera toujours pour moi le sujet d'une triste méditation, soit parce qu'il me semble que
l'honneur

l'honneur de l'espèce humaine en ait souffert, soit parce que l'Europe en a ressenti longtems les tristes effets. La ruine de ce vaste édifice a coûté autant de sang au genre humain que sa construction : or j'ai gémi sur la chute de ce superbe empire, sans justifier les moyens qui ont présidé à son élévation.

L'abbé de GUASCO.

Passons à un autre objet. Vous avez rencontré le premier le principe lumineux de l'influence du climat. Aucun n'avoit trouvé, ni tenté la solution du problème : mais n'avez-vous pas donné trop d'extension à ce principe ?

MONTESQUIEU.

Cette cause puissante existe certainement, & je vois que tous les législateurs habiles ont cherché, tantôt à tirer parti du climat, tantôt à combattre ses vices. Ils ont donc connu que le climat pouvoit avoir des circonstances favorables à leurs vues. Je m'explique ; il ne faut pas, sans doute, étendre

H

trop loin cette influence : mais la nature locale de l'homme n'en est pas moins une chose que je crois démontrée ; & ce seroit aujourd'hui aux législations , infectées des vices du climat , à s'y opposer par la force des institutions politiques. Ainsi le législateur ne doit jamais perdre de vue l'état , ou plutôt l'esprit général de la nation qu'il veut former. Cet esprit est le résultat de tous les élémens qui composent la nation , c'est le caractère national qu'il ne faut point heurter ; car on ne forme jamais le citoyen en détruisant l'homme , & il faudra le respecter quand on voudra jouir complètement de tous les bienfaits de la civilisation.

L'abbé de G U A S C O.

Vous l'avez dit : la violence des loix , qui va à force ouverte , manque son but. C'est en se servant du grand ressort de l'opinion que l'on peut réussir. N'avez-vous pas trop accordé aux corps de magistrature , qui sont même dans l'impuissance de faire

un grand bien? N'avez-vous pas enflé les prérogatives de ces compagnies, qui n'ont plus qu'une ombre d'autorité?

MONTESQUIEU.

Cela se peut: mais en attendant un rempart plus solide, je n'ai point voulu abbattre la haie.

L'abbé de GUASCO.

Enfin, on trouve dans votre livre l'apologie de la vénalité.... Y avez-vous bien songé ce jour-là?

MONTESQUIEU.

Mon cher ami, vous avez-vu représenter le *Procureur arbitre*? Vous savez ce que dit cet honnête homme quand il prend sa robe.... Eh bien, je suis logé à la même enseigne.... Je me suis sûrement trompé; les élections sont bien préférables.

L'abbé de GUASCO.

C'est que vos idées, puisées plutôt dans la jurisprudence que dans la haute politique,

s'éloignoient un peu trop des formes qui appartiennent au gouvernement populaire.

MONTESQUIEU.

J'avoue que je les redoutois, même par amour pour l'humanité.

L'abbé de GUASCO.

Ah ! votre cœur n'a pas besoin de justification. Quelque chose que vous disiez, vous faites toujours penser ; c'est-là le grand point : mais il n'appartient pas à tout le monde de vous lire.

MONTESQUIEU.

Donnez-vous cela pour un éloge ? Tant pis pour moi si tout le monde ne me lit pas. Une découverte quelconque n'est qu'une idée nouvelle, & toute idée peut & doit se rendre par la parole ; c'est une faute si tout le monde ne me lit pas, & je m'en corrigerai.

L'abbé de GUASCO.

J'ai voulu dire seulement, parce que j'en suis persuadé, que toute l'étude & l'expé-

rience possible ne suffisoient pas pour autoriser des propositions exclusives sur la législation.

MONTESQUIEU.

Oh ! je n'ai pas traité la vingtieme partie des objets. Je reviendrai sur mes pas : mais ma vie avance , & l'ouvrage recule à cause de son immensité.

L'abbé de G U A S C O.

Vous avez payé votre tribut ; foyez satisfait. Il a fallu commencer par des spéculations ; il nous reste à voir la morale généralement appliquée , en Europe , à la législation. Chaque vérité à sa marche.... laissez agir l'influence des siècles. Je crois que nous autres François, nous aurons aussi des droits à la véritable gloire ; que nous ne serons point privés de l'espoir , si flatteur & si doux , d'obtenir de la postérité , ce sentiment d'admiration que nous ne pouvons refuser aux grandes vertus des Grecs & des Romains. Nous aurons les nôtres , & les ouvrages de ceux qui vous ressemblent n'y

auront pas peu contribué. Les législations anciennes ne peuvent plus convenir aux peuples modernes. La découverte du nouveau monde, la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, les postes, toutes ces relations nouvelles & inconnues exigent des vues particulières. Si le grand but de toutes sociétés civiles est la félicité publique, les raisonnemens doivent disparaître devant les faits; vous en conviendrez.

MONTESQUIEU.

Je vous entends; & d'après les besoins des peuples, qui se trouvent aujourd'hui les mêmes, l'Europe ne doit plus composer qu'une seule & même famille. Les caractères nationaux, déjà si prodigieusement altérés, devroient s'effacer entièrement, pour qu'il ne restât plus à l'homme que l'amour de la paix & le sentiment de l'égalité. L'impuissance où sont les peuples de l'Europe, d'avoir des mœurs fortes, durables & particulières, doit les engager à achever de prendre les

mêmes usages , le même esprit , & à ne point admettre entr'eux une demie civilisation , la pire de toute. Il faudroit qu'on s'accoutumât à regarder , avec pitié & mépris , ces débats honteux des souverains qui s'exercent au nom du patriotisme. Je fais donc des vœux pour que les nations de l'Europe , déjà si unies par des alliances réciproques , par le commerce , les arts , les voyages , par une communication intime des lumieres , fassent un pas de plus , puisqu'elles ont cessé d'être séparées. Je veux qu'elles se forment & s'incorporent l'une dans l'autre , de maniere que leur religion , leurs mœurs & leurs usages , ne représentent plus que les traits purs & primitifs de la nature humaine.

L'abbé de G U A S C O.

C'est à la philosophie à faire descendre ces maximes , heureuses & neuves , dans l'ame des hommes , à achever la civilisation de l'Europe , à établir les idées de justice d'une maniere invariable.... Mais la raison

n'agit sur les peuples que fort lentement, on l'a combat ; & de nos jours, il est encore dangereux de dire la vérité.

MONTESQUIEU (*en colere*).

Cela m'indigne.... Lorsqu'un citoyen perd sa liberté pour avoir écrit, ou parlé pour l'intérêt général, alors le degré de corruption politique est parvenu à son comble. On croit tout devoir au maître, rien à la patrie, rien à l'humanité, & la vertu disparaît entièrement du royaume.

L'abbé de GUASCO.

Quel dommage que votre histoire de Louis XI ait été brûlée ! c'est une perte : en peignant ce despote fournois, vous auriez révélé ce qui se passe ordinairement dans ces ames uniquement livrée à une politique cruelle.

MONTESQUIEU.

J'y développois cette vérité importante & trop peu sentie, qu'il n'est pas vrai que le despotisme d'un seul détruise le despotisme de plusieurs ; au contraire, il l'établit.

Puis, le despotisme modéré est le plus dangereux de tous. J'aurois à faire un livre là-dessus ; un livre important & neuf.

L'abbé de G U A S C O.

La Sorbonne cherche-t-elle toujours à vous attaquer ?

M O N T E S Q U I E U.

Il y a deux ans qu'elle y travaille, sans savoir comment s'y prendre.

L'abbé de G U A S C O.

Si elle fait la capable, mettez-vous à ses trousses. Si j'étois à votre place, j'achèverois de l'enfevelir. On peut pardonner à un particulier, jamais à un corps.

M O N T E S Q U I E U.

Ses absurdités rendues publiques, n'est-ce pas là ma vraie vengeance ? Mais pour n'être pas étourdi du bruit, je me fauve à ma terre, & je laisserai gronder au loin les casuistes & les théologiens.

L'abbé de G U A S C O.

A propos, que faites-vous de votre roman d'*Arface*, où l'amour conjugal est représenté

d'une maniere si noble & si touchante; quand le verrons-nous imprimé?

MONTESQUIEU.

Le triomphe de l'amour conjugal est malheureusement trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il seroit bien reçu en France: mais je vous apporterai le manuscrit (2), & nous le lirons ensemble.

L'abbé de GUASCO.

Et votre récolte de vin? J'espere bien qu'elle ne vous reste pas sur les bras; je vous ai écrit à ce sujet.

MONTESQUIEU.

Oui, & je vous dirai, mon cher abbé, que j'ai reçu des commissions considérables d'Angleterre & de tous côtés. Le succès de mon livre n'a pas peu contribué au succès de mon vin. De plus, la grande étendue de mes landes m'offrent de quoi exercer mon zele pour l'agriculture; vous m'aidez de

(2) Ce roman, œuvre posthume, a paru depuis peu; il est médiocre: ainsi l'homme de génie ne fait pas toujours des ouvrages de génie.

vos idées , mes prez font déjà de votre création.

L'abbé de GUASCO.

Et votre fils, né distrait, parlez-m'en donc ? car vous n'êtes point de ceux qui, n'ayant point de postérité, travaillent le plus pour la postérité.

(Ici ils parlent bas.)

S C E N E IV.

MONTESQUIEU & l'abbé de
GUASCO, *dans un coin.* Madame
de PÉROUVILLE & ROBERT
fils, *au fond de la scene.*

ROBERT fils.

MAdame, je reclame votre promesse ; nous sommes tous venus.... Il faut que nous tombions à ses pieds.

M. de PÉROUVILLE.

L'avez-vous bien reconnu lorsqu'il a passé ?

ROBERT fils.

Oh ! oui.

Madame de PÉROUVILLE.

Regardez-le bien encore.... n'allez pas vous tromper. Voyez ; est-ce bien le même ?

ROBERT fils.

Oui, oui, madame. Comment ai-je pu en douter ce matin ? Sa voix, ses yeux, son air de bonté ; c'est lui.... J'ai amené mon pere.... Il faut que vous le permettiez ; nous mourons d'impatience.

M. de PÉROUVILLE.

Vous vous satisferez. Qui pourroit se refuser à votre desir ? Je partage votre joie. Si c'est lui, il mérite bien les hommages de votre reconnoissance, & nous y joindrons nos applaudissemens.

ROBERT fils.

Je reviens.

Madame de PÉROUVILLE.

Le recit qu'il m'a fait ne me sort pas de l'esprit.

S C E N E V.

MONTESQUIEU, l'abbé de
GUASCO, madame de PÉROU-
VILLE, M. de PÉROUVILLE.

Madame de PÉROUVILLE (*allant à M.
de Montesquieu*).

Monsieur....

MONTESQUIEU (*se levant*).

Madame , je vous remercie bien de réunir
ainsi deux amis qui ne se sont point vus
depuis longtems.

Madame de PÉROUVILLE.

Je suis bien charmée d'en avoir été l'oc-
casion.... Vous n'avez pas voulu nous rejoin-
dre à la comédie? C'étoit cependant une
piece de Moliere.

MONTESQUIEU.

J'en ai du regret , c'est mon auteur favori.

J'aime son naturel ; personne après lui n'a peint avec autant de force & de vérité.

M. de PÉROUVILLE.

Eh bien, madame, voilà M. de Montesquieu qui est de mon avis. Je vous l'ai dit : je n'entends pas un mot à vos comédies modernes. Cela est recherché, & l'on n'y rit pas de ce rire franc qui part de l'ame. Je ne manquerai pas d'aller au spectacle, chaque fois qu'on y jouera du Moliere.

MONTESQUIEU.

On le jouera encore longtems ; car, à la longue, le bon esprit vaut mieux que le bel esprit.

Madame de PÉROUVILLE.

Et sa morale ! qu'en dites vous ?

MONTESQUIEU.

Il a pu se tromper quelquefois sur le but moral, j'en conviens : mais ses intentions étoient pures.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous aimez donc le théâtre.

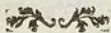
MONTESQUIEU.

Oui, madame. Rien ne polit d'avantage les mœurs, que de bonnes pieces théatrales. Voilà le triomphe de l'instruction publique; elle n'a même une voix intéressante que dans nos spectacles. Aussi les poètes dramatiques sont pour moi les poètes par excellence. Mais je n'aime point ces tragiques, qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur, qui passent leur vie à chercher la nature & la manquent toujours; & qui font des héros, qui sont aussi étranges que les dragons ailés & les hippocentaures.

M. de PÉROUVILLE.

En vérité, monsieur, vous pensez tout comme moi; je suis enchanté de vous entendre.

(Ici ils parlent bas).



S C E N E VI.

Dans le fond du théâtre ROBERT pere,
ROBERT fils & HENRIETTE,
plusieurs autres personnages de la compa-
gnie, hommes & femmes qui peuplent le
salon.

UN PERSONNAGE.

C'Est donc là M. de Montesquieu!

UN AUTRE PERSONNAGE.

Qui le diroit!

UN AUTRE.

Quelle simplicité!

UNE FEMME.

Il a le regard doux, un air d'ingénuité,
les traits délicats.

UN PERSONNAGE.

A le bien observer, on reconnoît un
homme contemplatif.

LA DAME.

Oui, il paroît un peu triste: mais il n'a
pas l'air misanthrope.

UNE

UNE AUTRE.

Ni hautain, ni orgueilleux....

UNE AUTRE.

Oh ! il est bien loin de ces vices-là....

UNE AUTRE.

Il ne s'en fait point accroire, tandis que d'autres, qui ne le valent pas, qui ne sauroient pas le lire, font les importans.

UNE AUTRE.

C'est le rôle ordinaire de la médiocrité....

UNE AUTRE.

Le vrai mérite n'a ni ton, ni dehors, ni étalage.

Madame de PÉROUVILLE (*allant à Robert fils*).

Approchez, approchez.

ROBERT fils.

Je suis faifi !

ROBERT pere.

Tout ceci me paroît un songe..... Oh ! mon fils, quel moment !

ROBERT fils.

Ma chere Henriette !

HENRIETTE.

Je lui dois la plus vive joie que j'aie éprouvé de ma vie.

ROBERT pere.

Mes enfans, mes enfans.

ROBERT fils.

La voix me tremble. (*Se précipitant vers M. de Montesquieu.*) Homme de Dieu! daignez, daignez me reconnoître.

MONTESQUIEU (*se retournant surpris & se remettant*).

Encore..... monsieur, eh! que me voulez-vous?

ROBERT fils.

Ce que je veux! (*Se jettant à ses pieds.*) Embrasser vos genoux!

MONTESQUIEU.

Relevez-vous, monsieur, relevez-vous; je ne souffre personne comme cela devant moi.

ROBERT fils.

Vous ne m'échapperez plus, je vous tiens.

MONTESQUIEU (*à voix basse*).

Paix donc, paix donc.

ROBERT fils.

Mon pere, accourez, accourez, je tiens votre libérateur.... Ah! ne nous rebutez pas; voyez les heureux que vous avez faits.

ROBERT pere, *s'avancant*.

C'est donc à vous que je dois ma délivrance! Qui peut m'avoir attiré vos grâces? Moi! malheureux, abandonné.... Eh! comment reconnoître....

MONTESQUIEU (*à part*).

Quel plaisir & quel trouble il me cause!.... Diffimulons. (*Haut.*) Vous vous méprenez, monsieur; je vous l'ai déjà dit: je ne vous connois point & vous ne sauriez me connoître; car étranger à Marseille, je n'y suis que depuis deux jours.

ROBERT fils.

Tout cela peut être: mais rappelez-vous qu'il y a huit mois, vous y étiez déjà, cette promenade dans le port, l'intérêt que vous prîtes à mon malheur, les questions que vous me fîtes seulement sur les circonstances qui pouvoient vous éclairer & vous donner

des lumieres nécessaires.... Oui, c'est vous! ne vous refusez pas du moins à notre reconnaissance.

MONTESQUIEU.

Monsieur, quelque ressemblance occasionne votre erreur.

ROBERT fils.

Non, vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puisse vous méconnoître.

MONTESQUIEU.

Tout ceci me fatigue sans vous soulager. Rappelez votre raison, &, dans le sein de votre famille, allez reprendre la tranquillité dont vous me paroissez avoir besoin.....

ROBERT fils.

Quelle barbarie! & dans un bienfaiteur! Eh! pourquoi donc altérer le bonheur que nous ne devons qu'à vous? Après avoir été si charitable, ferez-vous assez cruel aujourd'hui pour refuser le tribut que nous réservons à votre sensibilité.... Il se trouble! mon pere, il se trouble, c'est lui!

MONTESQUIEU (*à part*).

Sauve-toi , Montesquieu ; dérobe-toi à la vanité..... Résiste à la séduction de cette jouissance délicieuse. (*Il va pour sortir.*)

ROBERT fils, (*le retenant*).

Arrêtez par pitié ! & vous , mes concitoyens , vous que j'atteste , vous tous , que le trouble & le désordre où je suis doivent attendrir , joignez-vous à moi pour que l'auteur de notre salut daigne sourire à son ouvrage.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Il faut éclaircir ceci , M. de Montesquieu.

TOUTE LA COMPAGNIE.

C'est lui..... c'est lui , c'est lui.

MONTESQUIEU.

Non , non. (*À part.*) Sauvons-nous ; ne suis-je pas récompensé par tout ce que je sens ! (*Haut.*) Embrassez-moi tous , à la bonne heure ; j'applaudis à votre joie , à la délivrance de ce vertueux pere. Celui qui vous a tiré de l'esclavage , monsieur , aimoit la liberté. Ce n'est pas l'esclave d'un despote :

mais tout homme a pu faire cette action. Faites donc à chacun le bien que vous pourrez lui faire ; car le plus pauvre n'est pas dispensé de donner à autrui.

ROBERT pere.

Ah ! Dieu, c'est vous qui prodiguant une somme aussi forte....

MONTESQUIEU.

La bienfaisance, monsieur, n'a jamais ruiné personne ; je vous le proteste.

ROBERT pere.

Je reçois vos embrassemens, & suis encore incertain. J'ai tantôt outragé mon fils ! il me faudroit l'aveu....

M. de PÉROUVILLE.

Serrez-le, serrez-le dans vos bras, sans aucun doute ; il n'osera pas me contredire, moi.

MONTESQUIEU.

Comment !.... comment !

M. de PÉROUVILLE.

Je vous certifie que voilà votre libérateur.

MONTESQUIEU.

M. de Pérouville, que dites-vous ?

M. de PÉROUVILLE.

Oui, monsieur, je veux.... je dois tout dire; la somme a passé par mes mains. Doit-on rougir d'une telle action? Comment! j'entendrai par-tout, à mes oreilles, vanter des turpitudes, publier des vices de toute espece, & le bien, qui doit servir d'exemple, resteroit enseveli dans un profond oubli.... Oh! point de grace, point de grace. C'est faire tort à l'humanité que taire ses vertus.... Oui, mon cher Robert, c'est bien lui qui a payé votre rançon; je vous l'atteste,

TOUTE LA COMPAGNIE.

Bien, bien! M. de Pérouville.

Madame de PÉROUVILLE.

De beaux livres & de grandes actions!....

(*Montesquieu fait effort & sort.*)

R O B E R T pere.

Il s'échappe! Mon Dieu, pourquoi nous fuit-il?

R O B E R T fils, (*s'élançant vers la porte*).

Ah! je cours....

L'abbé de GUASCO, (*le retenant*).

Ce feroit inutile, & vous le fâcheriez.

ROBERT fils.

Quoi! je ne le reverrai plus.

L'abbé de GUASCO (*le tenant par la main*).

Calmez-vous, & témoignez-lui votre reconnaissance en vous soumettant à sa volonté, autrement vous lui feriez beaucoup de peine. Il est comme cela. Dans nos voyages en Italie, de tous les services qu'il rendoit aux infortunés, jamais il n'a voulu entendre des remerciemens, au contraire; le moindre éclat est pour lui un supplice.

ROBERT pere.

Respectons-le, mon fils; nous lui devons le sacrifice de nos plus beaux sentimens, puisqu'il l'exige. Contentons-nous de conserver ses traits dans notre esprit; rappelons-les à notre mémoire; qu'ils ne s'en effacent plus, & que son nom soit à jamais béni entre nous.

L'abbé de GUASCO.

Vous me paroissez pénétrés d'une si vive reconnoissance , que je me décide à vous faire un sacrifice : il m'est bien cher, bien précieux ; mais je vous le livre. (*Il tire une médaille.*) Vous y retrouverez ses traits.

ROBERT pere, *à sa famille.*

Ah ! donnez, donnez. (*La médaille passe par leurs mains, et ils la baisent tous.*)

L'abbé de GUASCO (*à la compagnie.*)

J'ai reçu cette médaille du célèbre Daffier, qui est venu de Londres tout exprès pour frapper ce profil, qui deviendra cher à toute la postérité.

ROBERT pere, (*tenant la médaille.*)

Henriette, dans peu de jours tu vas devenir ma fille ; car rien ne retardera plus cette union que nous desirons tous. (*À l'abbé de Guasco.*) Vous me la donnez ?

L'abbé de GUASCO.

Oui.

ROBERT pere, (à Henriette).

Reçois-là cette médaille, pour la transmettre à tes enfans, afin de leur rappeler sans cesse ce qu'a fait pour nous celui qu'elle représente.

HENRIETTE (*prenant la médaille avec transport des mains de son pere*).

Je la ferai bénir aux pieds des autels, & la porterai sur mon cœur jusqu'au dernier soupir.

ROBERT fils.

Henriette! qui l'eut dit ce matin!

(*La compagnie les entoure & les caresse*).

M. de PÉROUVILLE.

Comme ses joues se sont colorées.

L'abbé de GUASCO.

Elle paroît douce & sensible.

Madame de PÉROUVILLE.

Elle est charmante!

L'abbé de GUASCO.

Voilà un couple heureux.

M. de PÉROUVILLE.

Et fort intéressant.

Madame de PÉROUVILLE.

Il y a du plaisir à voir tant de générosité si bien placée.

M. de PÉROUVILLE.

Mais M. de Montesquieu pourroit se ruiner à faire souvent des libéralités pareilles ?

L'abbé de GUASCO.

Point du tout ; je fais que c'est avec le fruit de ses épargnes qu'il donne aux malheureux. La conduite la plus réglée, l'économie la plus sage le mettent à portée d'être, tout à la fois, bienfaisant & discret. Rien ne transpire des secours qu'il donne, & ce n'est que le hasard qui le revele. Il a voulu mettre en pratique une de ses maximes ; il est plus aisé de faire le bien que de le bien faire.

M. de PÉROUVILLE.

Oh bien ! moi, de ce coup-ci, je veux lire tous ses ouvrages, & dès demain, mal-

gré mes affaires, je suspendrai tout pour cela. Vous me les donnerez, madame, je vous en prie ?

Madame de PÉROUVILLE.

Vous les aurez.

M. de PÉROUVILLE.

Je n'attendrai pas jusqu'à l'automne prochaine ; un si bon cœur doit écrire de belles choses, & j'ai entendu dire que c'est le cœur qui fait les bons ouvrages. On n'auroit pas parlé de cette belle action sans moi ; n'ai-je pas bien fait de le dénoncer ?

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, sans doute.... mon cher époux.... Il faut montrer ces hommes-là à tout le monde, & dire, regardez.... Voilà vos modeles. (*A l'abbé de Guasco.*) Monsieur, vous êtes bien heureux d'avoir M. de Montesquieu pour ami.

L'abbé de G U A S C O.

Madame, si jamais je me trouve dans le cas de devoir faire mon apologie, je ne dirai

autre chose , sinon que je suis l'ami de Montefquieu , & que j'en suis estimé.

MADAME DE PÉROUVILLE.

Et vous en auriez dit assez.... Je suis piquée qu'il nous soit échappé de cette manière. (*A Robert qui s'étoit éloigné avec sa famille.*) Où allez-vous donc mon cher compatriote ?

ROBERT pere.

Je me retire....

M. de PÉROUVILLE.

Allons, venez remplir sa place à table.

ROBERT pere.

Moi! ah! monsieur....

M. de PÉROUVILLE.

Parbleu vous viendrez, vous viendrez. (*A la compagnie.*) Nous perdons un convive qui vous auroit fait le plus grand plaisir : mais cette honorable famille va vous le retracer vivement. Que chacun de nous en prenne un à ses côtés. Ils nous ferre-

ront un peu, il n'y aura pas de mal; nous gagnerons tous à faire connoissance ensemble. Je suis si touché! Eh! qui ne le seroit pas? Qui ne se sentiroit pas aussi, à son exemple, en humeur de faire quelque bien? Nous n'avons ici bas que l'usufruit des biens de la fortune.

(On environne la famille Robert & on l'amène à table).

F I ~~N~~ *gavre mercier!*

